



# Romansk Forum Nr. 13 - 2001

<a href="#">Forord</a>	1
<a href="#">Henriksen, Turid: La mise en scène de l'article partitif</a>	3-18
<a href="#">Rydning, Antin Fougner: La SYNECDOQUE - concept clé en traduction</a>	19-41
<a href="#">Trandem, Beate: Å skrive det sagte</a>	43-47
<a href="#">Hagen, Margareth: Kjærlighetens drama - Fra eros til caritas</a>	49-57
<a href="#">Nowak, Elke:</a>	
<a href="#">Some remarks on Otto Zwartjes: Review of Elke Nowac (ed.):</a>	
<a href="#">Languages Different in All Their Sounds...</a>	
<a href="#">Descriptive Approaches to Indigenous Languages of the Americas</a>	59-60
<a href="#">Zwartjes, Otto: Reply to Elke Nowak</a>	61-64

## **FORORD TIL ROMANSK FORUM NR. 13**

Redaksjonen takker bidragsyterne som har gjort det mulig å frembringe enda et nummer av Romansk Forum, det 13. i rekken. Sommernummeret 2001 byr på variert lesestoff: om presentasjonen av delingsartikkelen i fransk i norske lærebøker, om en analyse av oversetterens kognitive aktivitet ved bruk av TAP's og Translog og – et langt skritt derfra – om kjærlighetens drama i 1500-talls dikteren Giraldi Cinzios dramatikk.

Vi konstaterer at vårt beskjedne tidsskrift også leses utenfor vår enge krets, som man kan se av språkforskeren Else Nowaks kommentarer til Otto Zwartjes' anmeldelse i forrige nummer, etterfulgt av hans tilsvarende.

Vi ønsker hver især god sommer, før vi møtes igjen og må ta innover oss konsekvensene av Stortingsmeldning 27.

Hallvard Dørum

Kåre Nilsson

Solveig Schult Ulriksen

# LA MISE EN SCÈNE DE L'ARTICLE PARTITIF

**Turid Henriksen**

## INTRODUCTION

Dans l'enseignement de la grammaire française aux Norvégiens, l'article partitif constitue un défi pour plusieurs raisons. Premièrement parce que cet article bien français n'est pas exprimé en norvégien, deuxièmement à cause de l'identité formelle entre l'article partitif et les formes contractées de la préposition *de* et l'article défini, et finalement à cause de l'article lui-même: linguistes et grammairiens divergent dans leur traitement de ses formes. Certains (Pedersen, Spang-Hanssen & Vikner 1980) considèrent la forme *des* comme le pluriel de l'article partitif, tandis que d'autres (Charaudeau 1992, Riegel, Pellat & Rioul 1994) la comptent parmi les formes de l'article indéfini. D'autres encore (Grevisse 1986) présentent la forme *des* comme une forme commune à l'indéfini et à l'article partitif.

Il en va de même pour la forme *de*, qui est utilisée après certaines expressions de quantité et de négation et quand le SN contient un adjectif antéposé au pluriel. On la classifie soit comme une variante de l'article partitif, une forme réduite, soit comme une préposition. On trouve les deux explications selon le contexte linguistique dans Pedersen, Spang-Hanssen & Vikner (1980), tandis que Grevisse (1986: 913) explique cette forme comme une réduction en parlant de «*De* comme article indéfini ou partitif».

L'article partitif provient, historiquement, de la combinaison de la préposition *de* et l'article défini, mais aujourd'hui il n'est pas senti comme une contraction exprimant une partie d'un tout. S'il n'y a pas de doute sur la valeur d'un partitif par rapport à une contraction dans des exemples comme

(a) *Je bois du lait* et (b) *C'est le livre du professeur*

il peut pourtant avoir des doutes sur la valeur de certains emplois des formes *du*, *de la*, *des* dans des expressions verbales plus ou moins figées. Ainsi, des expressions comme *jouer du piano* sont considérées par certains comme des formes contractées avec un emploi générique de l'article défini (Pedersen, Spang-Hanssen & Vikner 1980, Boysen 1992), tandis que d'autres (de Salins 1996) considèrent cette expression, ainsi que les expressions avec *faire* (*faire du jogging*, etc.) comme des partitifs. Ainsi l'article partitif se manifeste comme un véritable caméléon aussi bien en ce qui concerne ses formes que pour sa description dans les grammaires.

Je me propose ici d'analyser la présentation didactique de l'article partitif aux élèves norvégiens, telle qu'elle s'est manifestée ou qu'elle se manifeste dans les manuels de français pour débutants dans l'école norvégienne. Mon corpus est composé de deux types de

documents: une série de manuels «historiques», publiés entre 1896 et 1974, ainsi qu'une série de manuels «modernes», publiés entre 1990 et 2000 et actuellement utilisés dans l'enseignement. Les deux parties du corpus me permettent justement de voir le développement de la présentation didactique.

Le premier manuel historique, *Lærebok i fransk for begyndere* de A. T. Bødtker et S. Høst (A1896), date d'une époque où les pays scandinaves participaient activement au débat international sur l'enseignement des langues vivantes, et où les manuels norvégiens étaient largement exportés aux autres pays scandinaves. Les deux manuels suivants, (B29) et (C46), constituent des éditions renouvelées de ce premier manuel. *Fransk begynnerbok* de Gunnar Høst (FB66) ainsi que *Fransk begynnerbok I. B-utgave* de G. Høst et T. Sagen (FBB74) se basent en partie sur les trois premiers livres et représentent des étapes ultérieures dans la réflexion didactique. La série historique représente les manuels les plus utilisés en Norvège au XXe siècle. Pour la perspective moderne, je me baserai sur *Chouette Nouvelle* de V.D.S. Jorand (1997), le seul manuel actuellement utilisé au collège, ainsi que les deux manuels les plus utilisés pour l'enseignement aux débutants au niveau du lycée, *Paroles* de M. Gjesdal et V. Gade (1990), et *Avec plaisir - Débutants* de T. Magnus et B. Veland (2000).

Mon étude portera, dans un premier temps, sur la définition, les formes et l'explication de l'emploi de l'article partitif dans les parties «grammaticales» des manuels. En effet, tous les manuels sauf FB66 contiennent des parties grammaticales d'une manière ou d'une autre. Pour FB66 il existe une grammaire séparée (Nordahl 1966). Ce traité est pourtant beaucoup plus complet que les grammaires insérées aux manuels, et je ne l'analyserai pas en détails. Il arrive pourtant que je fasse référence à ses remarques. Dans un deuxième temps, j'analyserai la façon dont article partitif est présenté dans les textes, c'est à dire les stratégies thématiques et textuelles pour sa «mise en scène» dans un but didactique.

## LA PRESENTATION THEORIQUE DE L'ARTICLE PARTITIF

### *La définition*

Dans la présentation didactique, on se soucie peu de définitions. Tous les manuels sauf C46 du corpus historique, ainsi que *Paroles* et *Chouette Nouvelle* du corpus moderne, se contentent de montrer les formes, dans des paradigmes «nus» ou à l'aide d'exemples, sans définition. Dans les manuels qui contiennent une définition, le partitif est défini, non pas comme le résultat syncrétique de la combinaison d'une préposition et d'un article, mais simplement comme *la combinaison de la préposition DE et l'article défini*. Cette définition se distingue donc de celles que nous trouvons dans les ouvrages des linguistes, par exemple chez Pedersen, Spang-Hanssen & Vikner (1980), et elle est apte à semer la confusion entre l'article partitif et les formes contractées, qui peuvent être expliquées exactement de la même manière.

### *Le rapport partitif – article indéfini*

Comme indiqué ci-dessus, on peut prendre au moins deux positions ici: soit considérer la forme *des* comme le pluriel de l'article indéfini, soit comme le pluriel de l'article partitif. Cette dernière position facilitera la description de l'emploi de la forme *de*, mais l'explication du rapport entre les formes *un*, *une* et *des* en souffrira.

Sur ce point, les manuels historiques gardent le même point de vue jusqu'en 1966: la forme *des* est le pluriel de l'article partitif. Le dernier manuel historique change pourtant de cap et considère *des* comme le pluriel de l'article indéfini. Les manuels modernes ont une position hésitante: ils incluent la forme *des* aussi bien dans le paradigme de l'article partitif que dans celui de l'article indéfini. Le rapport entre ces deux paradigmes n'est pas expliqué. Dans *Paroles* il y a pourtant un renvoi de l'article partitif à l'article indéfini pour montrer la relation entre les deux.

Dans les manuels les plus anciens, (A1896 et B29) qui, dans leur présentation des formes grammaticales avaient une approche «paradigmatique», sans souci de la progression, l'article partitif est introduit juste après l'article indéfini. A partir de 1946, on opte pour une progression de plus en plus lente, et l'article partitif, considéré comme difficile, est séparée de l'article indéfini au singulier et vient beaucoup plus tard que celui-ci. Ceci est probablement la raison du traitement de la forme *des* dans le matériel moderne. Dans *Chouette Nouvelle*, par exemple, dont les trois volumes s'utilisent sur trois ans de l'enseignement du français, l'article partitif n'est introduit qu'au début de la deuxième année. Il est évident que l'on a besoin de la forme *des* beaucoup plus tôt dans un enseignement qui se veut communicatif. On peut néanmoins conclure que dans les manuels modernes norvégiens le statut de *des* est loin d'être clair.

### *Le statut de la forme de*

Pour *de*, on voit une évolution vers une simplification théorique. Comme l'on a vu, les explications de ce phénomène est soit l'effacement de l'article partitif s'il est précédé de la préposition *de*, soit la réduction des formes pleines à une forme réduite, *de*. Le matériel le plus ancien (A1896, B29) se sert des deux explications. Après les expressions de quantité, il s'agit d'un effacement: ces expressions contiennent la préposition *de*. Ceci est également le cas pour la négation, qui contient aussi *de*. Devant les adjectifs antéposés au pluriel, il s'agit par contre de la réduction. Notons que cette explication diverge de celle de Pedersen, Spang-Hanssen & Vikner (1980). Selon cette grammaire il y a réduction également dans un contexte de négation.

Dans C46, on ne trouve que l'explication par effacement. La forme *de* dans le cas d'un adjectif antéposé n'est plus mentionnée, mais elle réapparaît dans FBB74. Nordahl (1966) explique les trois cas par l'effacement. A partir de 1974, par contre, c'est une sorte d'explication par réduction qui prédomine. «Une sorte de» car la formulation est, dans la

plupart des cas, simplement qu'après les expressions de quantité et de négation, on utilise *de*. Parfois, comme dans le cas de FBB74, la graphie en forme de flèches montre bien qu'il s'agit d'une sorte de transformation par la réduction. Dans *Avec Plaisir – Débutants*, il est dit clairement que l'article partitif réduit s'utilise dans le cas où l'on connaît la quantité ou le nombre, et dans les phrases niées. Dans *Paroles*, uniquement les expressions de quantité sont mentionnées, la négation est apprise comme une formule figée.

On voit donc que le matériel moderne ne mentionne plus la forme *de* devant les adjectifs antéposés, et que dans les autres cas, leur explication de cette forme tend à être une explication de transformation ou de réduction. Mais pourquoi ont-ils choisi cette explication de réduction au lieu de celle de l'effacement? Comme ils ne mentionnent plus la forme *de* devant les adjectifs antéposés, l'explication par effacement aurait été un meilleur choix d'un point de vue cognitif, étant donné que toutes ces expressions, la négation incluse, contiennent la forme *de*. S'agirait-il de la transmission d'une pratique de la salle de classe, d'une explication de professeur de français qui se sont enracinées dans le matériel pédagogique?

### *Le rapport partitif – article contracté*

Les formes contractées de la préposition *de* et l'article défini sont expliquées comme des formes exprimant la possession, c'est-à-dire par un cas, «le génitif». L'explication de ces formes suit directement la présentation de l'article défini. Le syncrétisme entre les formes contractées et les formes de l'article partitif n'est pas expliqué. Dans le matériel ancien, toutes ces formes s'apprennent presque simultanément dans les textes. L'article partitif est présenté après les articles indéfinis et définis et juste avant le génitif. A partir de 1946, aussi bien l'article défini que le génitif sont présentés bien avant le partitif. Donc, les formes sont bien connues lorsqu'on commence l'apprentissage de l'article partitif. C'est peut-être là la raison pour laquelle le rapport entre ces formes n'est pas problématisé dans ces manuels.

### *L'emploi de l'article partitif*

L'explication traditionnelle de la référence de l'article partitif, la forme *des* incluse, est la suivante: l'article partitif s'emploie au singulier pour une quantité indéfinie et au pluriel pour un nombre indéfini. C'est l'explication que nous trouvons dans tous nos manuels. Nous savons qu'elle n'est pas parfaite, ce que montrent des substantifs comme *des épinards*, ou *des gens*, pour lesquels on ne voit pas de singulier, et encore *du monde*, qui se réfère à un nombre indéfini et non pas une quantité indéfinie. A ce niveau scolaire, cette approche ne pose pourtant pas de problème si l'on veut à tout prix continuer à lier *des* au partitif. Tous les manuels ajoutent des remarques contrastives sur le fait que le norvégien n'a pas d'article là où l'on en met un en français.

### LA MISE EN SCÈNE DE L'ARTICLE PARTITIF DANS LES TEXTES

Pour bien comprendre la particularité des textes didactiques de l'enseignement des langues étrangères, il faut tenir compte de la situation de communication dans laquelle ils fonctionnent. Sinon, on risque de traiter ces textes comme des textes déviants et par conséquent peu naturels par rapport à une normalité extrascolaire. Ainsi, je considère les manuels et les textes qui les constituent comme des «messages» dans une situation où l'énonciateur (le ou les auteurs de manuels) utilise des stratégies textuelles et thématiques pour présenter le véritable message didactique. C'est pour ce genre de stratégies que j'utilise la métaphore de «mise en scène». La spécificité des textes d'enseignement/apprentissage des langues étrangères, surtout au début de l'apprentissage, étant que la langue constitue aussi bien la matière à apprendre que le moyen par lequel on l'apprend, la «mise en scène» peut devenir complexe. Il faut bien que ces textes-moyen parlent de quelque chose. Aussi bien le genre textuel que le thème du texte servent ainsi à la mise en scène de l'objectif didactique. J'utiliserai le terme «stratégie textuelle» d'une manière floue, aussi bien pour des genres comme des poèmes et des anecdotes que pour différents scénarios ou situations comme *le repas au restaurant, les achats au marché* etc.

Comme les approches didactiques se sont constamment transformées entre 1896 et 2000, on s'attendrait à ce que les stratégies textuelle et thématique pour présenter le partitif changent aussi. Ceci est vrai uniquement en partie. Si le type de discours change, le thème reste pourtant stable: il s'agit dans une large mesure de la nourriture.

Dans A1896, la stratégie textuelle principale, conformément à la convention didactique de l'époque, est le dialogue imitant ceux de tous les jours, tout en montrant autant de formes que possibles d'un paradigme grammatical. Ces dialogues ne sont pourtant pas contextualisés. Il s'agit en quelque sorte de dialogues «nus». Ce manuel présente le partitif dans cinq petits textes: quatre dialogues de cinq à neuf répliques et une sorte de «recette» qui résume les formes et les règles de réduction et d'effacement:

Pour faire de la bonne salade, il faut de l'huile, du vinaigre, du sel et du poivre:  
beaucoup d'huile, pas trop de vinaigre, et très peu de sel et de poivre.

Dans la «recette» on parle bien entendu de nourriture. C'est également le cas dans trois des dialogues. Le quatrième, dont le contenu grammatical est le pluriel, parle de fleurs (*Le Bouquet de Fleurs*).

Par ces textes, tout ce que les élèves doivent savoir par rapport à la partie théorique est présenté: les formes de l'article partitif, l'effacement après la négation et les expressions de quantité ainsi que la réduction devant les adjectifs antéposés au pluriel.

Dans un des premiers tirages ultérieurs de ce manuel (1907), un sixième texte est ajouté, un texte authentique, une comptine, parlant, lui aussi, de nourriture:

Enfant gâté,  
Veux-tu du pâté?  
Non, maman, il est trop salé.  
Veux-tu du rôti?  
Non, maman, il est trop cuit.  
Veux-tu de la salade?  
Non, maman, elle est trop fade,  
Veux-tu du pain?  
Non, maman, il ne vaut rien.  
Enfant gâté, tu ne veux rien manger,  
Enfant gâté, tu seras fouetté.

Le manuel B29, qui n'est que A1896 légèrement remanié pour mieux correspondre à un enseignement selon la méthode directe, recourt moins au dialogue imitant le dialogue de tous les jours et plus à d'autres genres, comme les dialogues en contexte sous forme d'anecdotes. Sept textes traitent de l'article partitif. *L'enfant gâté*, *La salade* et un des dialogues de A1896 ont été gardés. Le texte sur les fleurs y est aussi, mais il ne sert plus uniquement à montrer le pluriel. Il y a trois anecdotes. La première joue sur la langue maternelle des élèves et la différence sociale entre citadins et paysans:

Une famille norvégienne passait l'été dans le Hallingdal.<sup>1</sup> On y avait invité un jeune Français et on parlait français à table. A la fin des vacances la maîtresse de maison a demandé à la bonne si elle avait compris quelque chose. – Oui. – Et quoi? – *Fløte heter dølakrem*.<sup>2</sup>

Ensuite, il y a deux anecdotes qui montrent des scénarios de restaurant, c'est-à-dire que les dialogues dans lesquels on parle de nourriture ont trouvé un contexte situationnel.

A côté de ces textes, nous voyons une nouvelle stratégie dont on se sert beaucoup de nos jours, à savoir un scénario d'achat (*A l'épicerie*), une situation parfaite pour l'introduction de l'article partitif déguisé en termes de nourritures. Ainsi, dans ce manuel, le lien entre la nourriture et l'article partitif est encore plus fort qu'avant.

La présentation linguistique est beaucoup moins complète que dans A1896: les exemples de singulier prédominant, on insiste beaucoup sur les expressions de quantité et l'effacement de l'article, et il y a peu d'exemples de la négation. Le texte sur les fleurs, où entre autres la réduction devant les adjectifs antéposés est exposée, a été déplacé et se trouve plus tard dans le livre, ce qui montre que cette «règle» commence à avoir moins d'importance dans les manuels.

Avec C46 la présentation de l'article partitif est dissocié de celle des autres articles. Le partitif a droit à tout un chapitre et il est présenté comme quelque chose de particulier, ce dont témoigne le titre, *Un nouvel article indéfini: l'article partitif*. Ce titre montre aussi que

---

<sup>1</sup> La vallée de Hallingdal

<sup>2</sup> '«Creme» s'appelle «crème de la vallée».'



l'auteur considère le partitif comme un article indéfini, mais ceci n'est pas explicité. C46 a été fait en réaction contre la méthode directe. Voilà pourquoi ce livre se sert en partie d'autres stratégies textuelles que ses deux prédécesseurs. Il y a entre autres des textes typiquement didactiques, qui ne servent qu'à montrer des formes, tel que les deux textes suivants:

### *Flertall* (Pluriel)

A la campagne, il y a des prairies, des fleurs, des arbres et des oiseaux. Dans la ville, il y a des rues, des autos, des magasins et des agents de police.

### *Entall* (Singulier)

- Vous désirez, Messieurs? Du vin, de la bière ou de l'eau minérale?
- De la bière.

Dix morceaux de textes, de deux à une trentaine de lignes sont consacrés au partitif. Le singulier prédomine et il y a très peu d'exemples de la forme *de*. Ainsi, il n'y a qu'un seul exemple de négation et les exemples d'adjectifs antéposés ont disparu.

Dans les textes où on expose le pluriel, il y a des exemples de substantifs qui dépassent le domaine alimentaire. Sinon, dans les autres textes, sauf le dernier, il s'agit exclusivement de la nourriture ou des repas. La recette de salade y est toujours, mais le scénario de l'épicerie a disparu. La stratégie nouvelle que l'on trouve dans ce manuel est que l'auteur profite pour ainsi dire du partitif pour parler des habitudes alimentaires dans une perspective contrastive entre la France et la Norvège. La situation du repas au restaurant dont nous avons vu le début dans B29 est pleinement exploitée ici.

Le texte authentique, *L'enfant gâté* a été supprimé, mais pour clore le chapitre sur le partitif, l'auteur en a pourtant trouvé un autre, une citation de Danton, dans laquelle il est montré que les Français se servent de l'article partitif pour parler d'autre chose que du beurre et du sel:

Pour vaincre les ennemis de la patrie, messieurs, il nous faut de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace.

FB66 n'ajoute rien de vraiment nouveau à ce tableau. Les stratégies textuelles et thématiques sont à peu près les mêmes que dans C46, sauf qu'il y a de nouveau un scénario d'achat de nourriture (*Chez l'épicier*), et on profite du partitif pour introduire des termes des commerçants. «Danton» a été supprimé. Par contre, un nouveau texte authentique accompagne le partitif. Il a le désavantage de puiser encore une fois dans le vocabulaire alimentaire. Son avantage, c'est qu'il montre un terme de boisson lié à l'article défini (en gras dans le texte ci-dessous):

Aimez l'air pur.  
Soyez dehors le plus possible.

Dormez les fenêtres ouvertes.  
Prenez vos repas à des heures régulières.  
Buvez beaucoup de lait.  
Ne buvez pas après avoir couru.  
Brossez-vous les dents plusieurs fois par jour.  
Soignez vos ongles et ne les rongez pas.  
Lavez-vous les mains plusieurs fois par jour.  
Lavez-vous le corps tous les jours.  
**Aimez l'eau, l'eau, et encore une fois l'eau.**

Jeunesse de la Croix-rouge Française.

Le dernier manuel du corpus historique, FBB74, considère, comme nous l'avons vu, la forme *des* comme le pluriel de l'article indéfini. Ce manuel, conformément à la conviction de l'époque, a une progression lente. L'introduction du partitif et la forme *des* est réservée pour le deuxième semestre de la première année. Onze textes sont consacrés au partitif: des poèmes fabriqués, des descriptions (la ville, les repas, deux scénarios de restaurant, celui de l'épicerie, une anecdote exposant une situation de boisson). Le texte authentique de la Croix rouge a été gardé et la recette de salade, datant de 1896, survit toujours. Constatons qu'il n'y a pas de véritables stratégies nouvelles. Sauf pour les textes qui introduisent le pluriel, qui montrent des termes avec une certaine variation, il s'agit de nourriture dans tous les textes.

On peut conclure que dans le corpus historique, c'est presque exclusivement par la nourriture que l'article partitif au singulier est mis en scène, tandis que il y a plus de variation en ce qui concerne la forme *des*. Dans cette mise en scène, nous voyons pourtant une contextualisation de plus en plus forte dans des scénarios précis, qu'il s'agisse de repas au restaurant ou ailleurs ou des courses chez l'épicier. Nous voyons également, à partir de 1966, une stratégie double: d'une part, l'article partitif est mis en scène par la nourriture, d'autre part, on profite de l'article partitif pour mettre en scène une certaine «réalité», les habitudes alimentaires des Français. On introduit également une perspective interculturelle en parlant des habitudes alimentaires des Norvégiens.

Dans le corpus moderne, cette double stratégie devient plus marquante. Ces manuels, d'orientation communicatives, envisagent, pour chaque unité d'enseignement, des objectifs multiples. A côté des objectifs purement linguistiques, telle que la présentation de l'article partitif, il y a d'autre objectifs, par exemple un aspect culturel lié au pays cible. On trouve également des actes de paroles ou des tâches communicatives comme objectifs de la leçon. Le résultat en est la disparition de la concentration autour d'un phénomène linguistique que nous avons vue dans le corpus historique.

Le plus ancien des modernes, *Paroles* (1990) introduit la forme *des* à deux reprises: d'abord dans la deuxième leçon (*terroristes, papiers*), ensuite avec l'article partitif au singulier dans les leçons 22, 23, 26 et 27 (d'une totalité de cinquante-sept). Dans la première introduction, les articles ne constituent pourtant pas le thème grammatical de la leçon. Ce manuel continue la tradition de la mise en scène par vocabulaire alimentaire: nous retrouvons

la description des repas et les scénarios d'achat. La première leçon où le partitif est le thème grammatical principal est une description des repas en France, notamment du déjeuner à la cantine scolaire et le petit déjeuner, ce qui nous donne des exemples comme *de la viande, du poisson, des légumes, de la salade, du fromage, etc.* Suivent encore un texte descriptif sur les différents magasins (*Où faire le marché?*) et un dialogue en situation localisé au marché (*Au marché*). L'introduction de la forme *des* est faite par une visite au Centre Pompidou, où l'on rencontre les mots *des touristes, des arbres, des bijoux, des spectacles*. Mais ce texte contient aussi l'article partitif au singulier avec des substantifs non alimentaires:

Le Centre, c'est à la fois un Musée d'art moderne [...] des expositions, du théâtre, de la danse, des concerts, du cinéma, des débats.

Le manuel contient, dans une autre leçon, des expressions *faire du ski, faire du cinéma* que certaines grammaires compte parmi des partitifs. Dans cette leçon, le thème grammatical est justement la préposition *de*. Par conséquent, il ne semble pas que ces expressions soient considérées ici comme des partitifs. Bien que la réduction devant les adjectifs au pluriel ne soit pas mentionnée dans la partie grammaticale, on trouve tout de même des exemples de cet emploi (*de bonnes vacances, de bonnes pistes*).

Dans *Avec plaisir – Débutants*, l'introduction de l'article partitif est plus dispersée. Les premières introductions de la forme *des*, dans la leçon 3 (de vingt-cinq leçons en tout) est faite pour la plupart des substantifs par un texte authentique, le poème *Dans ma rue*, où il a un emploi normal, c'est à dire non lié à un domaine particulier (*passants, poubelles, tous, autos, policiers, voleurs, voitures*).

Ce manuel exploite beaucoup la stratégie de la recette (quatre en tout) mais contrairement à la «recette de salade» du corpus historique, celles d'*Avec plaisir – Débutants* servent à l'introduction des quantités précises (*150 g de beurre* etc.). Ainsi, dans la leçon 7, c'est par la recette «*La sauce béarnaise*» que la forme *de* est introduite. On retrouve, dans cette leçon, l'article défini dans son emploi générique, que l'on a déjà rencontré et que l'on rencontrera encore plus tard:

Ah, moi j'adore la sauce béarnaise.

Dans les leçons suivantes le partitif au singulier est introduit, devant des termes alimentaires. Cependant, bien que l'article partitif singulier soit toujours essentiellement lié au vocabulaire alimentaire, la tendance générale de ce manuel est de montrer, à l'aide de textes fabriqués ou authentiques, qu'il est possible d'utiliser d'autres articles avec les termes de nourriture. Parmi les exceptions au domaine préféré, on trouve des exemples comme *du vent, du brouillard, de la musique*. Si l'on retrouve encore le scénario du restaurant, la stratégie aussi bien thématique que textuelle a un peu changé. C'est par le thème du voyage (visite dans une région) et par une interview que le partitif au singulier est présenté.

Dans *Chouette Nouvelle*, qui consiste en trois volumes, chacun destiné à une année d'enseignement au collège, l'introduction de la forme *des* est faite dans la deuxième leçon (de douze en tout) du premier volume, en même temps que l'article pluriel défini. Les définis sont mis en scène comme l'écriture scolaire sur un tableau noir<sup>3</sup> (*les ananas, les bananes, les fruits, etc.*), tandis que le seul mot indéfini, *des cerises*, se trouve dans un texte authentique:

Un deux trois  
j'irai dans les bois  
quatre cinq six  
cueillir des cerises  
sept huit neuf  
dans mon panier neuf  
dix onze douze  
elles seront toutes rouges.

Il y a donc, pour ainsi dire, neutralité par rapport au domaine d'emploi des deux articles, ce qui est également le cas pour le reste du volume où nous trouvons tous les articles aussi bien dans des textes fabriqués que dans des textes authentiques, essentiellement des poèmes. Les quantités précises et l'emploi de *de* sont introduites à l'aide de la recette, une stratégie beaucoup utilisée dans ce manuel aussi. (*Quatre baguettes, Tarte aux pommes, Crêpes bretonnes* etc.) La forme *de* n'est donc ici pas apprise comme une réduction ou un effacement, mais simplement comme l'emploi de la préposition *de*. Il y a aussi un petit nombre d'occurrences du partitif singulier, sans que ce phénomène fasse partie d'un apprentissage conscient. Ces occurrences s'appliquent dans la plupart des cas au domaine alimentaire, mais elles sont mises sur pied d'égalité avec d'autres articles, ce que montrent les deux exemples suivants:

Avoir du pain sur la planche / Tomber dans les pommes

Dans les recettes, par exemple *La ratatouille* (volume 2, la leçon 1), les élèves ont rencontré des exemples de l'article partitif au singulier. C'est pourtant la leçon 6 (de treize) du volume 2 (*Une faim de loup*) qui a comme thème textuel la nourriture et comme thème grammatical les formes de l'article partitif. Dans les textes de cette leçon, il n'y a qu'un seul emploi des formes «pleines» de cet article (*maman va faire des spaghettis*). Il y a plusieurs exemples de quantités précises (*une tasse de chocolat, un verre de coca*), il y a la négation (*Je n'ai pas d'argent*), et également l'article indéfini au singulier (*un jus de fruit*). L'emploi générique de l'article partitif y est aussi (*J'aime les spaghettis*).

On peut se demander pourquoi cette leçon ne contient pas plus d'exemples de mots accompagnés de l'article partitif comme c'était souvent le cas dans les manuels historiques. En effet, *Chouette nouvelle* est conçue en accord avec les conceptions

---

<sup>3</sup> Cet type de mise en scène est intéressant, car il reflète la salle de classe dans laquelle les élèves sont en train d'apprendre le français.

d'apprentissage/enseignement en vigueur dans l'école norvégienne actuelle. Dans cette approche, beaucoup d'importance est accordée à l'autonomie de l'élève. Ainsi, dans la leçon 6, c'est dans le cahier de l'élève que la manière de découvrir le singulier de l'article partitif est indiquée. Ici, toutes les formes sont exposées et on indique aux élèves les stratégies pour découvrir leur emploi. Les stratégies textuelles de cette leçon est aussi intéressante. Le menu de la cantine scolaire, celui du «Café de la gare», et les illustrations traditionnelles des objets et des denrées que l'on peut trouver sur une table donnent un grand éventail de mots liés à la nourriture. Ce sera donc à l'élève d'apprendre ces termes et d'apprendre les articles, partitifs ou autres.

La révision du partitif se fait dans la première leçon du volume 3. Ici, nous retrouvons la stratégie textuelle que nous avons rencontrée dans A1896, pour la «recette» de salade, c'est à dire, non pas une vraie recette, mais une description des ingrédients. Or, cette fois, la recette est contextualisée, le thème de la leçon étant «Vacances au Maroc»:

Le couscous est un plat traditionnel d'Afrique du Nord. Le mot couscous désigne aussi la graine qui sert de base à ce plat. Pour faire le couscous il faut:

du couscous, de l'eau, de l'huile, de la viande (mouton et poulet), des légumes (pois chiches, courgettes, navets, carottes, tomates, oignons, ail) de l'harissa, du sel et du poivre.

Un sondage montre que parmi les plats les plus populaires en France, le couscous occupe la troisième position, juste après le steak-frites et le gigot d'agneau-flageolets. Ceci montre bien que les recettes passent aisément les frontières.

On ne peut donc pas dire que *Chouette Nouvelle* associe le singulier de l'article partitif au vocabulaire alimentaire. Il s'agirait plus d'une mise en scène du vocabulaire et les habitudes alimentaires que celle de l'article partitif.

Dans *Chouette Nouvelle*, comme dans les deux autres manuels modernes, il y a, dans les textes qui ne traitent pas les articles, des occurrences de l'article partitif qui dépassent le domaine alimentaire. Les élèves de nos jours rencontrent donc, dans les textes qu'ils lisent, des expressions comme *du vent*, *du brouillard*, *du soleil*, *de l'argent*, *de la musique*, *du rose*, *du jogging* etc.

## CONCLUSION

La lecture de ces manuels nous montre une certaine évolution dans la conception théorique de l'article partitif. Entre 1896–1966, la forme *des* était associée à l'article partitif. En 1974 elle est liée à l'indéfini, et à partir de 1990 elle se trouve dans les deux paradigmes. Le fait de relier la forme *des* à l'article partitif correspond en effet à la solution traditionnelle. Il n'est donc pas étonnant de trouver ceci dans le matériel historique. Il est plus étonnant de voir que les manuels modernes, tout en attachant cette forme au paradigme de l'article indéfini,

continuent l'ancienne tradition. Lier la forme *des* à l'article indéfini serait une solution plus moderne. Cela semble être le choix des grammaires didactiques de français langue étrangère édités en France ces dernières années. (de Salins 1996, Boularès & Frérot 1997, Callamand 1987).

La forme *de* est expliquée par l'effacement et par la réduction dans les manuels les plus anciens, tandis que le statut de ce mot est plus flou à partir de 1974. Dans le matériel moderne, on insiste beaucoup sur les quantités précises, moins sur la négation et pas du tout sur cette forme devant les adjectifs antéposés. Les rapports entre les formes contractées et l'article partitif ne sont pas expliqués.

Tous les manuels, anciens et modernes, contiennent des remarques contrastives. Dans le matériel historique, il y a seulement l'article partitif qui a droit à de telles remarques, tandis que tous les manuels modernes mentionnent également la différence d'emploi de l'article défini dans les exemples comme *J'aime les bonbons (Chouette Nouvelle)*, *Michel préfère la musique rock (Paroles)* et pour les noms géographiques (*Avec plaisir – Débutants*). Notons d'ailleurs que le premier exemple de ce type, bien qu'il ne soit pas sujet à une explication théorique, se trouve dans B29 (*J'adore les pommes frites*).

Il y a également une évolution dans la progression. L'ancienne solution était de présenter tous les articles successivement. A partir de 1946, aussi bien la forme *des* que le singulier sont présentés longtemps après les formes de l'indéfini singulier. Cette présentation tardive de l'article partitif semble d'ailleurs être un trait également de certains manuels édités en France (Besse & Porquier 1991: 33). Finalement, dans nos manuels modernes, il y a deux présentations: au début, avec l'indéfini singulier, et ensuite avec le singulier de l'article partitif.

En ce qui concerne les stratégies textuelles, il y a une évolution claire: le premier manuel (A1896) présentait les articles dans des dialogues non contextualisés. A partir de B29, il y a une mise en scène de plus en plus forte par des situations dans lesquelles l'emploi d'un article partitif lié à la nourriture est naturel: des scénarios de repas ou d'achat, des descriptions des habitudes alimentaires. Dans le matériel moderne, on trouve également ce type de situations, mais mieux contextualisées. La recette est une stratégie préférée qui se combine avec la visite d'une région ou d'un pays. Ainsi, l'on profite pour introduire, avec le partitif, des renseignements culturels dans un enseignement qui embrasse d'autres aspects que les formes linguistiques. Nous voyons d'ailleurs une gamme de textes de types différents dans les manuels les plus récents. Le texte authentique a toujours constitué une stratégie dans l'enseignement du français. Nous constatons que les auteurs de manuels modernes se sont efforcés de trouver des textes authentiques illustratifs.

Finalement, le domaine préféré du partitif dans l'enseignement du français langue étrangère reste la nourriture et les boissons, bien que nous voyions ici aussi une évolution. Cette stratégie, qui a peut-être été exagérée, a pourtant été une stratégie très consciente, ce

qu'illustre la citation suivante d'un des principaux auteurs de manuels de français langue étrangère en Norvège au XX<sup>e</sup> siècle:

Parfois ce lien entre grammaire et un domaine particulier est évident et depuis longtemps exploité dans tous les manuels. L'article partitif au singulier ne peut pas être dissocié du domaine de la nourriture et de la boisson. (Høst 1946: 21, ma traduction)

L'article partitif n'existait pas en ancien français. C'est dans l'emploi de la préposition *de* pour indiquer une partie de ce qu'on boit ou mange qu'on trouve son origine. L'emploi de cet article, tel qu'on le connaît aujourd'hui, s'est généralisé en français au XVI<sup>e</sup> siècle (Togebly 1974: 47). D'une certaine façon, on pourrait donc argumenter que le domaine alimentaire constitue le domaine prototypique de l'emploi de l'article partitif. En voyant sa présentation dans les manuels de mon corpus, on dirait que ces formes sont toujours liées au domaine d'emploi qu'elles avaient à l'origine.

Même si cet article est d'un emploi général de nos jours, se maintient pourtant une forte tradition de l'association entre partitif et nourriture. En examinant les exemples fournis dans un certain nombre de grammaires françaises (Boularès & Frérot 1997, de Salins 1996, Grevisse 1986, Judge & Healey 1985, Pedersen, Spang-Hanssen & Vikner 1980, Riegel Pellat & Rioul 1994, Wagner & Pinchon 1962), on constate que les premiers exemples parlent d'habitude *de vin, de bière, de pain, de soupe* etc. Si les grammaires mentionnent, en deuxième lieu, des sentiments comme *du courage, de la patience*, il est plus rare de trouver des exemples comme *de la chance, du travail, du soleil, de la neige, du brouillard* (de Salins 1996).

## BIBLIOGRAPHIE

### *Manuels historiques*

- Bødtker, A.T. & S. Høst 1896: *Lærebog i fransk for begyndere*. Kristiania: Grimsgaard & Mallings forlag. (A1896)
- Bødtker, A.T. & S. Høst 1929: *Lærebok i fransk for begynnere. Utgave. B*. Oslo: Aschehoug. (B29)
- Bødtker, A.T. & S. Høst 1946: *Lærebok i fransk for begynnere. Utgave C. ved Gunnar Høst*, Oslo: Aschehoug. (C46)
- Høst, G. 1966: *Fransk begyinnerbok*. Oslo: Aschehoug. (FB66)
- Høst, G., T. Sagen & T. Sagen 1974: *Fransk begyinnerbok I. B-utgave*. Oslo: Aschehoug. (FBB74)

### *Manuels modernes*

Gjesdal, M. & V. Gade 1990: *Paroles. Fransk for den videregående skolen. C-språk, 1. og 2.år*. Oslo: Gyldendal Norsk Forlag.

Jorand, V.S.D. 1997–1999: *Chouette Nouvelle 1, 2 et 3*. Oslo: Gyldendal.

Magnus, T. & B. Veland 2000: *Avec plaisir – Débutants*. Oslo: Cappelen.

### *Ouvrages consultés*

Besse, H. & R. Porquier 1991: *Grammaire et didactique des langues*. Paris: Hatier/Didier.

Boularès, M. & J.-L. Frérot 1997: *Grammaire progressive du français*. Paris: CLE international.

Boysen, G. 1992: *Fransk grammatik*. København: Munksgaard

Callamand, M. 1987: *Grammaire vivante du français*. Paris: Larousse/CLE International.

Chauradeau, P. 1992: *Grammaire du sens et de l'expression*. Paris: Hachette.

Grevisse, M. 1986: *Le bon usage*. Douzième édition par André Goosse. Paris: Duculot.

Grevisse, M. & A. Goosse 1989: *Nouvelle grammaire française*. Paris: Duculot.

Høst, G. 1946: *Le livre du maître*. Oslo: Aschehoug.

Judge, A. & F.G. Healey 1985: *A Reference Grammar of Modern French*. London: Edward Arnold.

Monnerie, A. 1987: *Le français au présent*. Paris: Didier/Hatier.

Nordahl, H. 1966: *Fransk grammatik*. Oslo: Aschehoug.

Pedersen, J., E. Spang-Hanssen & C. Vikner 1980: *Fransk grammatik*. København: Akademisk forlag.

Riegel, M., J. C. Pellat, & R. Rioul 1994: *Grammaire méthodique du français*. Paris: PUF.

de Salins, G. D. 1996: *Grammaire pour l'enseignement /apprentissage du FLE*. Paris: Didier/Hatier.

Togeb, K. 1974: *Précis historique de grammaire française*. København: Akademisk Forlag.

Wagner, R.L. & J. Pinchon 1962: *Grammaire française classique et moderne*. Paris: Hachette.



# LA SYNECDOQUE – CONCEPT CLÉ EN TRADUCTION<sup>1</sup>

Antin Fougner Rydning

*Pourquoi la traduction littérale se substitue-t-elle si facilement à une traduction réfléchie? La réponse est simple: l'effort mental exigé par une traduction littérale est bien moindre que celui qu'impose une traduction réfléchie.*

Danica Seleskovitch (1975:56)

## 1. OBJECTIF

La présente étude pilote vise à décrire l'activité cognitive liée à la traduction d'expressions consacrées à partir de données *in vivo*, c'est-à-dire prises sur le vif pendant que le traducteur accomplit sa tâche de traduction. Ces données sont issues de la combinaison de deux approches: l'approche dite *TAPs* (think-aloud-protocols) à celle dite *Translog* (voir 4.2 ci-dessous). D'une ampleur limitée, elle est à considérer comme une analyse préliminaire qui prépare le terrain méthodologique à deux études systématiques qui s'inscrivent dans un projet de recherche plus vaste<sup>2</sup> cherchant à cerner de plus près l'activité traduisante sur la base d'une analyse des processus cognitifs du traducteur. L'une est censée répondre à la question de savoir si les efforts que mobilise le traducteur face au transfert d'expressions consacrées sont de même nature que ceux qu'ils mobilisent en présence de combinaisons lexicales inédites ouvertes (Rydning 2001a: à paraître). L'autre a pour objectif de dégager des principes généraux pour la traduction réussie de combinaisons lexicales tant fermées qu'ouvertes (Rydning 2001b: à paraître).

Avant de présenter l'étude pilote, rendons tout d'abord brièvement compte de la nature des expressions consacrées par l'usage et attardons-nous sur le concept de la synecdoque tel qu'il est conçu par la théorie interprétative de la traduction, avant de voir quel intérêt il représente pour la traduction.

## 2. LA NATURE DES EXPRESSIONS CONSACRÉES

Les expressions consacrées ont un sens à la fois pré-assigné et en devenir. Tout en étant figées par l'usage, elles peuvent renvoyer à des idées inédites, du fait qu'elles s'inscrivent dans des

---

<sup>1</sup> Je dédie cet article à Danica Seleskovitch, professeur émérite, décédée à Paris le 17 avril 2001, à qui je dois ma réflexion théorique.

<sup>2</sup> L'un des objectifs du projet de recherche norvégien *Oversettelse som språk- og kulturmøte*, financé par le Conseil norvégien de recherche scientifique pour la période 2000-2004, est le traitement du transfert culturel. Une monographie en français est prévue dans laquelle le procédé synecdoquien occupera une place centrale.

contextes discursifs à chaque fois différents. Ainsi l'expression *veiller au grain* signifie hors contexte "être sur ses gardes", mais placée dans le contexte de la conseillère en image personnelle qui suit de très près le comportement social de ses clients (voir le texte *Le retour des bonnes manières* en appendice), elle renvoie à un ensemble cognitif plus large, celui du professionnalisme. Ce procédé de désignation de l'ensemble d'une notion ou d'un objet par le biais d'un de ses aspects, actualisé par le discours, correspond au procédé de la synecdoque. Celui-ci est considéré valoir aussi bien pour les expressions consacrées que les combinaisons lexicales ouvertes dépourvues de composante collocative (cf. Rydning 1997).

### 3. LE CONCEPT DE LA SYNECDOQUE

#### 3.1. *La synecdoque dans l'optique de la théorie interprétative de la traduction*

Selon la théorie interprétative de la traduction le vouloir-dire correspond au «reflet d'un état de conscience du sens à communiquer» (Seleskovitch & Lederer 1989:260). Restituer le sens de l'auteur ne saurait donc se limiter à une simple reproduction dans la langue d'arrivée des signes qui, dans la langue de départ, ont servi à véhiculer celui-ci, mais exige un *effort mental* de la part du traducteur. La théorie interprétative de la traduction pose que le traducteur prenant appui sur les sèmes actualisés par le discours, intègre ceux-ci dans ses connaissances et expériences non-verbales, pour en dégager le sens, synonyme du vouloir-dire de l'auteur, avant de trouver les sèmes qui dans la langue d'arrivée lui permettent de trouver une équivalence fonctionnelle. La formulation linguistique du texte ne fournit donc au traducteur qu'une partie du sens, la partie explicite, baptisée *synecdoque*, à l'instar de la rhétorique. Prise dans l'acception *d'une partie pour le tout*, la synecdoque est ainsi synonyme de la partie explicite du sens. **Elle n'est pas à confondre avec le terme de synecdoque de la rhétorique classique avec lequel elle n'entretient qu'un rapport marginal.** Du point de vue de la théorie interprétative de la traduction la synecdoque se compose des signifiés utilisés par l'émetteur pour transmettre son vouloir-dire, alors que la partie implicite se compose des connaissances présumées connues du destinataire. Comme l'a exprimé M. Lederer (1994:58):

Tout texte est un compromis entre un explicite suffisamment court pour ne pas laisser par l'énoncé de choses sues et un implicite suffisamment évident pour ne pas laisser le lecteur dans l'ignorance du sens désigné par l'explicite.

Le sens du texte naît de l'interaction entre la partie verbale explicite et la partie non-verbale implicite du texte. La synecdoque se reconnaît aux traits saillants que choisit une langue pour désigner une notion, ainsi la pancarte *chien méchant* sur la grille d'une propriété pour prévenir du risque de se faire attaquer par le chien de garde en cas de transgression. La synecdoque n'est pas seulement un phénomène de langue, elle est tout autant un phénomène de discours.

Elle se manifeste de façon abondante dans les textes, comme en témoigne l'exemple extrait de *La nouvelle cause des femmes* de Gisèle Halimi (1997:101):

- (1) Les «tricoteuses» de la Révolution deviendront presque un siècle plus tard les «pétroleuses» de la Commune, pour laisser place, au début du XX<sup>e</sup> siècle, aux «suffragettes».

Les termes *tricoteuses*, *pétroleuses* et *Commune* renvoient à des événements historiques précis de l'histoire de France. Dans le texte de Gisèle Halimi les étiquettes «tricoteuses», «pétroleuses» et «suffragettes» sont une façon elliptique de désigner l'idée de femmes émancipées en quête d'égalité de droits, qui, pour être comprise, nécessite la mobilisation de connaissances historiques. Comme l'indique Ane Norheim (2001:47) dans son mémoire en traductologie:

Les substantifs «tricoteuse» «pétroleuse» et «suffragette» n'ont pas ici un sens innocent (ce qu'indiquent d'ailleurs les guillemets): ceux-ci sont lestés de connotations péjoratives faisant allusion à des époques historiques où les femmes ont cherché à s'affirmer en tant qu'individus indépendants ayant un désir de participer, tout comme les hommes, dans la vie publique.

Il en va de même pour *Commune* qui renvoie au gouvernement révolutionnaire de Paris de 1871. La façon de désigner ces référents en norvégien dépend évidemment du *skopos* de la traduction. Tout traducteur chevronné veille, avant d'entamer sa traduction, à situer celui-ci par rapport à plusieurs paramètres discursifs, dont celui du savoir partagé, réel ou supposé, qu'il anticipe chez ses lecteurs. Tout comme l'auteur original, il procède à un dosage entre l'explicite et l'implicite dans sa traduction, adaptant sa reformulation en fonction des connaissances thématiques et générales présumées chez ses lecteurs. Au cas où les faits culturels implicites ont peu de chance d'être perçus par eux, il veille à leur fournir les compléments d'information suffisants pour comprendre. Dans le cas ci-dessus, la traduction norvégienne est prévue pour la maison d'édition norvégienne Cappelen, à orientation sociologique et politique, laquelle s'adresse à des lecteurs cultivés présumés avoir une bonne connaissance générale. Comme le fait remarquer Ane Norheim (2001:56):

Puisque la traduction ne vise pas des spécialistes de l'histoire française, il me semble utile d'explicitier certaines notions tout en présupposant chez mes lecteurs un niveau de connaissance relativement élevé.

Un second facteur non moins important dont tient compte le traducteur pour fixer la ligne de démarcation entre l'implicite et l'explicite de son énoncé, est le contexte cognitif, à savoir les informations cumulatives fournies par l'auteur, lesquelles précèdent l'énoncé problématique ou lui succèdent. L'extrait du texte de Gisèle Halimi retenu ci-dessus se situe de part et d'autre d'informations cumulatives sur la défaite politique des femmes.

Comme le terme de *suffragette* est spontanément associé en Norvège au combat des militantes anglaises, seuls ceux de *tricoteuses* et de *pétroleuses* auront besoin d'être légèrement étoffés. Le terme de *Commune* gagnera également à être renforcé. Il ne s'agit pas d'expliquer, mais de permettre aux lecteurs d'effectuer la suppléance mentale nécessaire pour accéder aux faits historiques. Les expansions sont mises en italique:

- (1a) «Strikkerskene» *under forsamlingene i Konventet under Revolusjonen* skulle nesten 100 år senere vise seg å bli *Pariserkommunens* «brannstiftersker» *i kampen mot regjeringstroppene*, for igjen å bli avløst av «suffragettene».

### 3. 2. L'intérêt du procédé synecdoquien en traduction

Si le procédé synecdoquien de désignation opère dans toutes les langues, différentes langues choisissent des traits saillants différents pour désigner les mêmes objets, notions ou idées. Ainsi *chien méchant* correspond à *vokt Dem for hunden* 'Prenez garde au chien' en norvégien. Le norvégien renvoie lui aussi à la notion implicite du risque de se faire attaquer en cas de transgression au moyen du trait saillant *chien*, mais il met en exergue *la mise en garde* pour prévenir d'une rencontre redoutable avec le chien. Ces retombées du choix privilégié qu'opère une langue par rapport à une autre sont importantes pour la traduction. Traduire p. ex. l'énoncé *Kamp mot drukkenskap* en se contentant de reporter les traits saillants du norvégien en français contribuerait à fausser le sens: *La lutte contre l'ivresse*. Certes, l'ivresse sur la voie publique en France est interdite, mais l'ivresse ne l'est pas! Alors que le trait saillant retenu en norvégien pour désigner l'idée de l'abus des boissons alcoolisées est *l'ivresse*, celui qui sert à désigner cette même idée en français est *l'alcoolisme*. En France il sera donc question de combattre l'alcoolisme. Le procédé synecdoquien en traduction peut également trouver une explication théorique dans la sémantique de «Scenes-and-Frames» de Fillmore (1977) qui, comme son nom l'indique, réfère aux notions au moyen de *scènes*, lesquelles sont linguistiquement représentées dans des *cadres* cognitifs («frames»). Dans l'exemple ci-dessus, le cadre est la lutte contre le méfait de l'abus d'alcool, dans lesquelles viennent s'inscrire la scène de l'alcoolisme en français et celle de l'ivresse en norvégien.

## 4. ETUDE PILOTE

### 4.1. Délimitation

Dans le cadre de cette étude pilote essentiellement descriptive qui vise un premier déblaiement des procédures de transfert adoptées, une délimitation s'impose. L'étude de la démarche cognitive en traduction est limitée aux trois expressions consacrées ci-après extraites du texte *Le retour des bonnes manières*:

- *veiller au grain*
- *à la force du poignet*

- *ascension sociale*

Les données TAPS et Translog sur lesquelles se base l'analyse descriptive sont fournies par deux experts-traducteurs norvégiens (voir 5 ci-après). Cette étude ayant pour seul objectif de cerner le processus de la traduction, je m'abstiens de porter des jugements de valeur sur les solutions offertes, si remarquable qu'ait pu me paraître telle ou telle d'entre elles.

### 4.2. Approches méthodologiques

L'approche TAPs, importée de la psychologie vers la fin des années 80, est l'analyse qualitative des données verbales enregistrées sur vidéo pendant l'activité traduisante (cf. Krings 1986, Lörscher 1989, 1991, Séguinot 1989, 1996, Tirkkonen-Condit 1989, 1992, 1993, Jääskeläinen 1987, 1989, 1990, 1991, 1993, 1998, 2000, Jonasson 1998, 1999, Dimitrova 1996, 1998, Rydning 2000). Ces données verbales sont transcrites en procès-verbaux, appelés TAPs ou introspection à haute-voix dans la littérature traductologique.

L'approche Translog, toute récente puisqu'elle date de la fin des années 90, est l'analyse quantitative des données informatisées correspondant aux touches du clavier de l'ordinateur activées par le traducteur ainsi qu'aux temps d'arrêt marqués entre les différentes périodes d'écriture au cours du processus de traduction (Jakobsen 1998, 1999, 2000, Lorenzo 1999, Jensen 2000). Ces données des activités d'écriture et des pauses effectuées, ci-après nommées *données Translog*, sont représentées graphiquement ainsi qu'en différé par le *logiciel Translog* (Jakobsen & Schou 1999). L'analyse de ces représentations vise essentiellement à corréler pauses et corrections observées au cours du processus de traduction aux solutions proposées.

### 4.3. Les démarches cognitives

Je retiens le terme de *procédure de transfert dynamique* pour rendre compte de l'activité cognitive suite à un blocage de compréhension et/ou de reformulation du sens dans la langue d'arrivée chez le traducteur. J'oppose à celle-ci la *procédure de transfert automatique* qui se reconnaît à la rapidité avec laquelle le traducteur aligne sa solution. En attendant de suggérer une classification plus fine des modes d'activité entre ces deux pôles qui repose sur des critères homogènes, je propose de mesurer l'effort de réflexion que les experts-traducteurs ont mis pour traduire les expressions consacrées au moyen des paramètres suivants:

- la longueur et la fréquence des pauses relevées dans leurs données Translog
- la nature des pauses à partir des indications verbales et non-verbales relevées dans leurs données TAPs

Eu égard aux grandes variations individuelles ayant trait à la verbalisation portant sur une activité écrite complexe – certains sujets verbalisant beaucoup, d'autres peu – les données

TAPs doivent être traitées avec discernement. La pauvreté de commentaires verbaux peut p. ex. être compensée par de nombreux gestes et/ou expressions faciales de la part des sujets traduisants, ceux-ci pouvant être tout aussi révélateurs d'un effort soutenu de réflexion que l'abondance de commentaires (cf. Bernardini 2000).

#### 4.4. *Correspondance pré-assignée versus création discursive*

L'analyse exégétique à laquelle procède le traducteur pour appréhender et réexprimer le vouloir-dire de l'auteur varie en fonction de la nature des difficultés rencontrées. Certains éléments lexicaux font l'objet d'une interprétation où est isolée leur acception contextuelle pertinente avant d'être rendue dans la langue d'arrivée par une correspondance qui «ne met en cause que la connaissance et la mémoire des langues» (Delisle 1980:103). Les mots ou syntagmes que retient le traducteur sont ceux qu'utilisent de façon spontanée les usagers de la langue d'arrivée pour désigner la même réalité dans une situation de communication analogue. Je retiens pour cette opération de réactivation d'une correspondance habituellement consignée dans les dictionnaires bilingues le terme de *correspondance pré-assignée*. Lorsque la recherche d'une solution adéquate dépasse le transfert au niveau de la simple remémoration, le traducteur a recours à une *création discursive*. Par contrainte ou par choix, il opte pour une équivalence non-donnée d'avance, susceptible de restituer l'idée perçue (voir Delisle 1993, Rydning 1991).

Nous verrons dans la présente étude expérimentale que le sens contextuel d'une expression consacrée en français peut aussi bien être restitué en norvégien par une acception lexicalisée hors discours, à savoir par une *correspondance pré-assignée*, que par une équivalence ponctuelle, imprévisible hors discours, donc au moyen d'une *création discursive*.

## 5. ANALYSE DES DONNÉES TAPS ET TRANSLOG

Les deux experts-traducteurs sont présentés sous les noms fictifs d'Anne et de Brigitte. Le texte à traduire extrait de *L'Express* du 4 janvier 2001, leur a été remis avec les consignes suivantes: Votre traduction est destinée au quotidien économique norvégien *Dagens Næringsliv*, sous forme de mini-chronique à la page 2.

Les trois expressions consacrées qui retiennent mon attention ici, en l'occurrence toutes trois des métaphores, sont issues du passage suivant:

- (2) Conseillère en image personnelle, Hélène Choumiloff *veille au grain*. Ses élèves sont des cadres de sexe masculin de plus de 40 ans. Leur objectif: éviter les gaffes au cours des dîners d'affaires. «Beaucoup de mes clients se sont faits à la force du poignet. C'est l'ascension sociale qui crée la gêne», constate la conseillère.

### 5.1. Similitudes et différences entre les deux experts-traducteurs

Les deux experts-traducteurs sont toutes deux des femmes. Anne a 50 ans et quelques, Brigitte dix ans de moins. Toutes deux ont non seulement plus de 15 ans d'expérience de la traduction professionnelle, mais ont également travaillé en parallèle comme interprètes de conférence après avoir reçu une formation de la traduction et de l'interprétation. L'analyse des données TAPs d'Anne et de Brigitte révèle de grandes différences dans la façon d'aborder la tâche qui leur a été assignée: celle de traduire en norvégien le texte original français, de 200 mots, tout en verbalisant leurs pensées relatives à la traduction. Anne verbalise peu, et travaille vite. Il lui a fallu 40 minutes, 41 secondes pour accomplir sa tâche. Brigitte verbalise beaucoup plus, mais travaille plus lentement: 77 minutes, 34 secondes. Comme en témoignent les données Translog, elles ont toutes deux pris le temps de lire attentivement le texte original français avant d'aborder la traduction proprement dite. Anne choisit des formules d'échange aux premières solutions retenues au fur et à mesure qu'elle avance dans sa traduction, et ne procède qu'à des modifications mineures au moment de la phase de vérification. Elle termine sa première version en l'espace de 34 minutes, 21 secondes, et consacre donc 6 minutes, 20 secondes à la révision de celle-ci. Brigitte choisit elle aussi plusieurs formules d'échange en cours de route, mais propose également des solutions alternatives (représentées par une barre /) et laisse des blancs (représentés par une série de points) là où une solution immédiate ne lui vient pas à l'esprit. Brigitte, plus rapide qu'Anne, met 26 minutes, 27 secondes pour achever son premier jet. Elle consacre cependant 50 minutes à réviser celui-ci. En fait elle revoit son texte 3 fois, apportant de nombreuses modifications au cours des deux premières révisions.

Les facteurs de distraction sont également comparables. Toutes les deux, ayant choisi de travailler dans leur bureau à domicile, ont été dérangées par plusieurs coups de téléphone, auxquels elles n'ont pas répondu, laissant à leur répondeur le soin d'enregistrer les messages. Alors que Brigitte avait un enfant malade à la maison qui ne pouvait s'empêcher d'attirer son attention par différents moyens pendant qu'elle était à l'œuvre, Anne se faisait distraire par son chat qui, à intervalles réguliers, sautait sur son ordinateur.

### 5.2. Anne

- (3) Conseillère en image personnelle, Hélène Choumiloff *veille au grain*.

Hors texte l'expression consacrée *veiller au grain* correspond à *å være årvåken/passe på* en norvégien. Dans le passage ci-dessus, elle renvoie au cadre cognitif suivant: le caractère professionnel de l'activité d'Hélène Choumiloff dans lequel s'inscrit la scène de la conseillère en image personnelle comparée à une mère poule qui couve ses élèves. Voici la solution proposée par Anne:

- (3a) Hélène Choumiloff er rådgiver i personlig image og *er svært opptatt av dette*.

Anne marque une pause de 31.47 secondes avant d'écrire *og er svært opptatt av dette*. La raison de cette pause relativement longue nous est fournie par ses commentaires TAPs. Elle avoue que bien qu'elle ne connaisse pas l'expression, elle ne juge pas utile d'effectuer une recherche documentaire pour combler son ignorance. Elle préfère se fier à son intuition d'interprète de conférence pour retomber sur ses pieds, et déclare à ce sujet: «jeg får finne på noe som jeg regner med at det omtrent betyr» 'je propose donc d'imaginer quelque chose qui semble vouloir dire à peu près la même chose'. Anne choisit une expression terre à terre, qui sans reproduire le côté imagé du vouloir-dire de l'auteur, restitue le sens de l'énoncé de façon cohérente. Dans le cadre du professionnalisme, c'est l'idée de prendre son travail au sérieux qui est mise en scène. Anne ajoute que si elle en avait eu le temps, elle aurait sans doute contacté un autochtone pour s'assurer d'avoir bien compris. Voici l'extrait de ses commentaires TAPs<sup>3</sup>:

- (3b) Der kommer et uttrykk som jeg egentlig ikke har vært bort i *veiller au grain*, så det tror jeg ikke jeg gidder å lete etter en gang, for det er sikkert ikke så lett å finne. Så jeg tror jeg får finne på noe som jeg regner med at det omtrent betyr ... som god tolk ... Hadde jeg hatt tid, så hadde jeg kanskje tatt en liten telefon til en som har fransk morsmål for å sjekke om ... om jeg oppfatter det omtrent riktig.

Eu égard à la longueur de la pause qui précède sa solution et la nature de ses commentaires, je classe sa démarche comme une procédure de transfert dynamique.

- (4) «Beaucoup de mes clients se sont faits à *la force du poignet*. C'est *l'ascension sociale* qui crée la gêne», constate la conseillère.

Aux fins de cette étude, je décompose le discours direct ci-dessus en deux énoncés, à savoir (5) et (6).

- (5) «Beaucoup de mes clients se sont faits à *la force du poignet* ... »

Hors texte l'expression *à la force du poignet* réfère aux grands efforts personnels accomplis pour atteindre un objectif, et correspond à *heise seg opp* en norvégien. L'expression métaphorique, telle qu'elle est insérée dans le contexte cognitif, nous permet de visualiser les clients d'Hélène Choumiloff comme des battants.

Reproduisons les activités d'écriture d'Anne telles qu'elles ont été relevées dans les données Translog. Les symboles x et \* représentent respectivement les corrections et les

---

<sup>3</sup> Ceux-ci ne sont pas traduits en français dans le présent article publié dans *Romansk Forum*, les lecteurs de cette revue étant présumés maîtriser le norvégien. Les commentaires qui seront retenus dans la monographie (à paraître en français) seront en revanche munis d'une traduction française.



pauses. Chaque \* correspond à une pause de 1 seconde. La longue pause de 37.55 secondes qui précède ses activités d'écriture est indiquée par [\*37.55].

- (5a) [\*37.55] Mange avxxxxxxxx«Mange av mine kunder er kommet seg frem medxxxx ved\*xxxx med al\*xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx har albuet seg frem\*\*\*\*\*,\*

Compte tenu des corrections effectuées, l'énoncé se lit comme suit:

- (5b) «Mange av mine kunder har albuet seg frem ... »

Cette solution est identique à la solution définitive. Le temps de réflexion marqué par Anne avant d'entamer la traduction de cette proposition est relativement long: 37.55 secondes, ce qui semble indiquer qu'elle effectue une analyse exégétique du passage pour saisir le vouloir-dire de l'auteur. Lorsqu'elle se met à reformuler ce qu'elle a compris, elle a visiblement en tête la notion de *jouer des coudes*, mais hésite quant à la façon la plus conforme de restituer celle-ci en norvégien. La solution provisoire *komme seg frem ved med al* est rapidement remplacée par *har albuet seg frem*, ce qui semble indiquer que l'expression juste en norvégien s'est présentée à elle dès l'apparition du mot clé *albu* (coude) dans l'expression métaphorique. Elle marque un temps d'arrêt de 6 secondes après avoir écrit *har albuet seg frem*, sans doute pour se relire et vérifier le bien-fondé de son choix, avant de passer à la traduction de la deuxième proposition du passage.

Comme Anne n'a rien verbalisé au sujet de l'énoncé (5), seuls son langage non verbal et ses données Translog peuvent nous renseigner sur sa démarche. Les pauses enregistrées par Translog coïncident avec les temps d'arrêt où Anne fronce les sourcils – signe d'un effort intellectuel. Ces indices font que je classe sa démarche comme une procédure de transfert dynamique. La solution d'Anne est celle de la création discursive. Dans le cadre de la combativité dans le monde des affaires, elle met en scène l'idée de jouer des coudes. Nous notons à ce sujet une légère différence de connotation avec le texte original français, où seuls les efforts personnels soutenus pour parvenir à un but sont mis en exergue.

Passons à la deuxième proposition du discours direct:

- (6) « ... C'est *l'ascension sociale* qui crée la gêne », constate la conseillère.

L'expression lexicalisée *ascension sociale* réfère au fait de gravir les échelons de la hiérarchie, de monter dans l'échelle sociale, et correspond en norvégien à *å stige i gradene*. Dans le passage ci-dessus, elle est étroitement associée à la notion de gêne, et renvoie aux problèmes dûs à la méconnaissance des règles de conduite sociale qui vont de pair avec le grade des cadres dans la hiérarchie du personnel dans l'entreprise. Reproduisons les activités d'écriture d'Anne:

- Compte tenu des corrections effectuées, le passage se lit comme suit:

- Comme Anne n'a rien verbalisé à ce sujet non plus – les données verbales TAPs sont muettes – ce sont les données Translog et le langage non-verbal qui vont de nouveau nous fournir les points d'appui pour caractériser sa démarche. Après une pause de 20.23 secondes où Anne fronce plusieurs fois les sourcils, elle traduit relativement vite *l'ascension sociale*. Seules cinq secondes de réflexion sont requises pour décider de relier l'adjectif *social* 'social', non pas à *klatringen* 'l'ascension' comme en français, mais plutôt à *stigen* 'l'échelle', solution conforme à la démarche du norvégien. La pause initiale et les froncements de sourcils sont révélateurs d'un surcroît de réflexion. Ces indices font que je classe la démarche d'Anne comme une procédure de transfert dynamique. Sa solution est celle de la création discursive.

Les trois expressions consacrées ont été traduites par les trois créations discursives suivantes:

*ascension sociale – klatringen på den sosiale stigen*

### 5.3. Brigitte

- Reproduisons les activités d'écriture de Brigitte. Les symboles  $\blacklozenge$  et  $\emptyset$  marquent le mouvement du curseur respectivement en arrière et en avant.

- [illegible]

Compte tenu des corrections et permutations de mots effectuées en cours de route, le passage se lit comme suit:

(7b) Hélène Choumiloff, konsulent i personlig image passer på/er på vakt

La solution finalement adoptée est la suivante:

(7c) Hélène Choumiloff, konsulent i personlig image, passer på.

Les données TAPs de Brigitte, très riches, nous fournissent les points d'appui nécessaires pour proposer une interprétation des trois longues pauses, celle de 48.91 secondes avant de commencer à traduire le passage, suivie de deux pauses de 34.02 secondes et 10.86 secondes situées entre les solutions *passer på/er på vakt*. Elle reconnaît l'expression consacrée *veiller au grain*, mais n'étant pas sûre de ce qu'elle veut dire, elle consulte son dictionnaire français-danois Blinkenberg & Høybye qui lui livre *å være på vakt/passe på*, qu'elle décide d'inscrire dans son texte, bien que la première solution ne lui semble pas être tout à fait conforme au sens du passage. Elle décide de reporter sa décision à plus tard. Voici l'extrait de ses commentaires TAPs:

(7d) Åja, så er det *conseillère en image personnelle* (telefonen ringer) Ja, hva skal man kalle det da? Konsulent i personlig image, jeg vet ikke om det det finnes sånn ei yrkesgruppe i Norge, men vi kan jo si det da (skriver). Ja, da får vi sette navnet hennes først da, Hélène Choumiloff (skriver) (myser mot skjermen) Hélène ... Choumiloff ... konsulent i personlig image ... *veille au grain*. Det er et fast uttrykk som jeg må sjekke, jeg kan se på ... jeg tror jeg får slå opp det med en gang (slår opp). Det er et idiomatisk uttrykk, et fast uttrykk ... *grain* (blar) skal vi se (mumler) *veille au grain* ... *å være på vakt, passe på* ... (ser på skjermen) (tenker). Ja, jeg setter opp begge deler her (skriver). Skal vi se, være på vakt (går tilbake til ordboken). Skal vi se *være på si* ... *være på sin post* (skriver). Nei vakt det passer ikke her, synes jeg, men O.K. (kremt) (leser).

Lors de sa deuxième révision, elle revient au problème du choix, pèse les deux solutions, les rejette toutes les deux au profit de l'expression plus imagée *er på post* qu'elle inscrira dans le texte, pour la rejeter aussitôt au profit de *passer på*, qui à son tour lui donne l'idée de *påpasselig*. Sans enthousiasme elle finit par garder *passer på*, la solution qui au premier abord lui avait semblé le mieux restituer le sens du passage.

Brigitte a effectué le transfert du sens au moyen d'une correspondance pré-assignée. Sa solution, bien que différente de celle d'Anne, puisqu'elle privilégie la notion de la vigilance, est cependant également dénuée de composante collocative. La procédure de transfert adoptée est dynamique.

(8) «Beaucoup de mes clients se sont faits à *la force du poignet* ... »

Voici les activités d'écriture de Brigitte telles qu'elles ont été relevées dans les données Translog:

- (8a) [\*23.25] Mange av mine [\*20.72] klien\*ter\* \*\*\*\*har\*\*\*\*\*slått \*\*\*\*\*seg frem i livet\*\*.

Ces activités d'écriture donnent:

- (8b) «Mange av mine klienter har slått seg frem i livet ... »

Comment interpréter la pause initiale de 23.25 secondes et celle qui précède le transfert de *se sont faits à la force du poignet*? Voyons ce que révèlent les données TAPs:

- (8c) Ja, det er også et litt sånn der blomstrende uttrykk: *se faire à la force du poignet*. Det betyr vel at de har slått seg fram i livet på en måte. (Tenker) Det blir en sånn «self-made man», det skal jeg da ikke bruke, tror jeg, men ... (Stryker seg over haken) Ja, men vi får se. (Skriver) *Client*, skal man bruke kunde eller klient her? Jeg er frista til å bruke klient, jeg, kanskje fordi at det er et personlig forhold til de, på samme måte som en advokat har til, har til sine kunder, og de kaller jo sine kunder for klienter. Så jeg setter klient i første omgang, så får jeg se på sammenhengen. (Skriver) (Tenker) Ja, er det her *se sont faits à la force du poignet* (klør seg i hodet), har slått seg frem i livet. Jeg bruker det i første omgang fordi det avspeiler dette med at *poignet* (gestikulerer) (skriver).

La pause initiale de 23.25 secondes coïncide avec ses remarques sur l'expression française imagée, alors que la seconde pause de 20.72 secondes porte sur la façon de traduire *client*. Ses commentaires à ce sujet, bien que fort intéressants d'un point de vue méthodologique, ne seront pas analysés dans le cadre de cette étude. En revanche ce qui importe ici est de faire ressortir que Brigitte ne se pose pas la question de savoir comment traduire la métaphore française. La solution lui vient à l'esprit de façon quasiment instantanée. Lors de sa première révision totale du texte, elle fait les commentaires suivants au sujet de la solution retenue:

- (8d) Ja, jeg tenkte på det her, *mange av mine klienter har slått seg frem i livet*, da lurte jeg også på om man, ja altså det her med rettskrivningsnorm da, frem eller fram, men jeg holder på en litt sånn, jeg holdt på å si konservativ måte her. Det kunne man også sjekke med kunden og høre om de har noen norm på det, i avisen selvfølgelig, men jeg holder på det her da. (Tenker) (Stryker seg over haken).

Sa discussion porte essentiellement sur la façon d'épeler l'adverbe. L'orthographe choisie reflètera son souci d'adapter son texte aux lecteurs du quotidien *Dagens Næringsliv*. Brigitte semble satisfaite d'avoir su restituer la composante collocative. Là où le français met en scène la force du poignet pour désigner la notion d'être parvenu à ses fins, le norvégien met en scène l'action qui consiste à se servir de ses poignets pour avancer. Comme le déclic s'est fait sans blocage préalable, je classe sa démarche comme un procédé de transfert automatique.

- (9) « ... C'est l'*ascension sociale* qui crée la gêne», constate la conseillère.

Voici les activités d'écriture de Brigitte telles qu'elles ont été relevées dans ses données Translog:

- (9a) [\*18.29] Det er\*\*\*\*\*deres sosiale \*.....\*\*\*\*\*som gjør\* dem beklemt\*, fastslår konsulenten\*\*.

La longue pause initiale de 18.29 secondes ne lui fournit visiblement aucune solution au problème de reformulation de *l'ascension sociale* en norvégien. Elle commence à écrire *Det er*, marque un temps d'arrêt de 9 secondes, puis laisse un blanc, suivi d'une pause de 4 secondes avant de finir la phrase. Ces activités d'écriture donnent:

- (9b) « ... Det er deres sosiale ... som gjør dem beklemt», fastslår konsulenten.

Ce n'est que lorsque Brigitte revoit le texte pour la seconde fois – rappelons qu'elle procède à trois révisions totales du texte, en plus d'une série de révisions partielles - qu'elle suggère de remplacer la série de points par *fremgang*.

Brigitte ayant abondamment verbalisé, voyons si les commentaires apportés lors de son premier jet peuvent nous fournir les points d'appui nécessaires pour qualifier sa démarche:

- (9c) Ja, så var det denne *ascension sociale* oppstigning, det kan man jo ikke si da... deres sosiale, nei, jeg får slå opp på *ascension* da og se om jeg får noen gode idéer. (Slår opp): *oppstigning, oppgang, oppsving, oppkomst, fremgang, stigning*; den sosial stigning, deres sosiale (stryker seg over haken) (tenker) ... klatring, klatring. Men det er litt negativt lada, synes jeg. Klatring, det er deres sosiale klatring, nei, (tenker) stigning (klør seg i hodet). Nei, det er nå vanskelig (tenker). *Fremgang som gjør dem beklemt*, det er vel ikke akkurat det som er riktig der. Det som gjør at det blir problemer på en måte. (Tenker) Opptur, så er det opptur, deres sosiale *ascension*, ja (kremt) (stryker seg over haken), nei... qui *crée la gêne, som skaper problemer*, tror jeg jeg vil si, ikke gjøre dem beklemt. Ja, for (gestikulerer) det er jo ikke oppstigninga, altså, det er ikke den, det at de gjør det godt sosialt, eller som gjør at de er beklemt, men det skaper problemer for dem.

La pause initiale de 18.29 secondes coïncide avec sa discussion basée sur les acceptions relevées dans son dictionnaire qu'elle relie à l'expression métaphorique précédente *se sont faits à la force du poignet*. Elle revient au problème de *l'ascension* lors de sa première révision, suggère *oppstigning* avant de retenir *fremgang*, la solution qui s'est présentée spontanément à elle, pratiquement à son insu, lorsqu'elle établit le lien avec la gêne: *Fremgang som gjør dem beklemt*. A la différence d'Anne qui conceptualise la notion de carriérisme, Brigitte ne perçoit que la notion de réussite professionnelle. Je classe sa démarche comme une procédure de transfert dynamique.

### 5.3.1. Remarques conclusives sur la démarche de Brigitte

Brigitte a eu recours à une correspondance pré-assignée: *passer på* pour traduire (7) *veille au grain*, et deux créations discursives, à savoir *slå seg frem i livet* et *sosiale fremgang* pour traduire respectivement (8) *se sont faits à la force du poignet* et (9) *l'ascension sociale*. Alors que la dimension métaphorique est absente dans (7), elle est présente dans (8) et (9). Le blocage ressenti à l'égard de (7) semble être dû au fait qu'il lui a fallu «attribuer une valeur à deux inconnues» (Delisle 1981:110): (i) celle d'établir le sens de l'expression et (ii) celle d'explorer les ressources du norvégien pour recréer une expression de même poids sémantique. Le blocage dans (9) est conditionnel de la valeur attribuée à la recherche de l'inconnue (ii). La solution retenue dans (8) est la seule qui découle d'un déclic sans blocage préalable. Cette découverte spontanée d'une équivalence de même poids sémantique et stylistique semble relever d'une inspiration fondée sur «une compréhension parfaite des idées à rendre alliée à une disponibilité totale des moyens linguistiques pour les exprimer» (Delisle 1981:82).

## 6. CONCLUSION

Le tableau 1 ci-après montre que chacune des trois expressions consacrées a donné lieu à des solutions totalement différentes.

*Tableau 1: Solutions retenues par les deux experts-traducteurs*

	Anne	Brigitte
1. veille au grain	er svært opptatt av dette	passer på
2. à la force du poignet	har albuget seg frem	har slått seg frem i livet
3. l'ascension sociale	klatringen på den sosiale stigen	deres sosiale fremgang

En attendant de revenir plus longuement sur les raisons possibles de ces différences, contentons-nous ici de citer Jean Delisle (1981:66-67) à l'appui de la variété des traductions possibles:

Dès lors que traduire consiste à reformuler un sens et non pas simplement à reproduire un agencement syntaxique de mots dotés d'une pluralité de significations virtuelles, *le contexte a pour effet de décupler les moyens linguistiques dont peut disposer le traducteur pour réexprimer en langue d'arrivée le sens du message original*. (Les italiques sont les siennes)

Le tableau 2 ci-dessous indique les niveaux de traduction des solutions retenues par Anne et Brigitte. Il est intéressant de noter que seule Brigitte a eu recours à une correspondance

préassignée pour la traduction de l'expression consacrée 1: *veille au grain*. Aucun des deux experts-traducteurs n'a utilisé le niveau du transcodage.

Tableau 2: niveaux de traduction

Anne	Brigitte
1. création discursive	correspondance pré-assignée
2. création discursive	création discursive
3. création discursive	création discursive

Le tableau 3 ci-dessous reproduit les procédures de transfert adoptées par Anne et Brigitte. Nous constatons que dans cinq cas sur six, la démarche adoptée est celle du transfert dynamique. La démarche de Brigitte à l'occasion de la traduction de l'expression consacrée 2 à *la force du poignet* est en fait la seule à avoir fait l'objet d'un transfert automatique.

Tableau 3: Procédures de transfert

Anne	Brigitte
1. dynamique	dynamique
2. dynamique	automatique
3. dynamique	dynamique

Nous constatons chez Anne une corrélation parfaite entre le niveau de la création discursive et la procédure de transfert dynamique.

Chez Brigitte nous notons que le niveau de la création discursive utilisé pour traduire les expressions 2 et 3 a donné lieu à deux procédures différentes: à la traduction de l'expression 2 correspond la procédure de transfert automatique, alors qu'à la traduction de l'expression 3 correspond la procédure de transfert dynamique. La traduction de l'expression 1 s'est faite sur la base d'une correspondance pré-assignée relevant d'une procédure de transfert dynamique. Quelle est la raison pour laquelle la procédure de transfert automatique dans 2 a mené à la création discursive *har slätt seg frem i livet*? J'ai suggéré qu'une explication plausible pouvait être l'inspiration momentanée, fruit de l'aisance de réexpression d'une idée bien comprise. Reprenons les propos de Jean Delisle (1980:82) à cet égard:

Il arrive que la découverte d'une équivalence se produise plus ou moins spontanément. Dans ces moments d'«inspiration», le raccordement des concepts est instantané. Il résulte d'une compréhension parfaite des idées à rendre alliée à une disponibilité totale des moyens linguistiques pour les exprimer. Ce qui a été bien conçu est réexprimé aisément.

D'autre part, comment expliquer que la procédure de transfert dynamique dans 1 et 3 ait pu donner lieu à deux niveaux de traduction différents? J'ai suggéré (voir 5.3.1.) au sujet de

l'expression 1 que le blocage était dû à l'obligation d'attribuer une valeur à deux inconnues: (i) l'établissement du sens de l'expression et (ii) l'exploration des ressources de la langue d'arrivée pour trouver une expression de même poids sémantique. Il m'a semblé déceler chez Brigitte une certaine réticence face à la solution finalement retenue: *passer på*. Pressentait-elle que le poids stylistique de *veille au grain* n'était pas restitué en norvégien? La question reste ouverte. Quant à l'expression 3, j'ai suggéré que le surcroît de réflexion était lié à l'attribution d'une valeur à la deuxième seulement des deux inconnues. Par rapport au problème plus complexe de la traduction de l'expression 1 chez Brigitte, on peut se poser la question de savoir pourquoi la restitution idiomatique d'une idée pourtant bien comprise a entraîné un blocage aussi persistant? Nous avons enregistré que Brigitte est restée bloquée tant qu'elle invoquait les termes suggérés par son dictionnaire. Ce n'est qu'au moment où elle établit le lien avec la gêne des cadres, que la solution lui vient spontanément à l'esprit. En l'absence d'une explication plus vraisemblable sur le déclic produit, appuyons-nous une fois de plus sur les réflexions de Jean Delisle. Il écrit au sujet des zigzags de la pensée réfléchie (1980:82):

Dans d'autres cas, par contre, le cheminement de la reformulation est plus laborieux; il faut «provoquer» les rapprochements analogiques et tenter de suivre plus consciemment les méandres de la pensée réfléchie afin de déclencher le mécanisme conduisant à la découverte d'une équivalence acceptable.

Ce conseil «de suivre plus consciemment les méandres de la pensée réfléchie» est justement le point de départ de ma recherche. Comme les approches TAPs et Translog utilisées pour décrire l'activité cognitive du traducteur représentent une nouvelle voie de recherche sur le processus de la traduction, un travail considérable de déblaiement et de raffinement méthodologique reste à faire. L'analyse descriptive à laquelle j'ai procédé n'est qu'un tout premier pas en ce sens. L'objectif à terme est de chercher des explications probantes aux choix effectués en vue de proposer de nouvelles hypothèses falsifiables, susceptibles d'être intégrées dans une théorie de la traduction. Une voie possible serait de prendre appui sur le modèle unilingue de Bereiter & Scardamalia (1987) dit *Knowledge-Transforming*. Ce modèle rend compte du processus de composition unilingue d'un texte écrit par des auteurs confirmés. Dans les TAPs de ces auteurs, Bereiter & Scardamalia ont relevé la trace de nombreuses activités intellectuelles qui ne sont pas représentées dans le texte. Il s'agit notamment d'idées provisoires, de formulation d'objectifs, de commentaires, de tentatives de solutions aux problèmes rencontrés – activités révélatrices de l'adoption d'un plan où l'auteur perçoit la tâche à accomplir à un niveau abstrait, avant de se lancer dans la composition proprement dite à un niveau concret (Bereiter & Scardamalia 1987:21):

[...] (it) fits a definition of planning as working through a task at an abstract level in advance of working through it at a more concrete level.



Comme les TAPs des deux experts-traducteurs ont mis à jour les mêmes types d'activités cognitives, il semblerait utile de s'inspirer du modèle de Bereiter & Scardamalia pour proposer un modèle similaire pour la traduction. Celui-ci fournirait le cadre théorique à partir duquel des hypothèses sur les modes d'activités traductionnelles pourraient être testées de façon empirique.

D'autre part, il devrait être possible de déterminer le rythme cognitif du traducteur à partir des données Translog. Celui-ci pourrait servir d'étalon pour interpréter plus finement les pauses enregistrées et les corrections effectuées.

### APPENDICE 1:

#### *Texte original français*

#### LE RETOUR DES BONNES MANIÈRES

On les croyait désuètes, balayées par l'ouragan post-soixante-huitard, promises à une mort imminente par la recrudescence des incivilités. On les imaginait figées, tout juste bonnes à illustrer les manuels d'éducation pour jeunes filles de bonne famille. Erreur. Liftées, épurées, les bonnes manières sont à nouveau plébiscitées par les Français. Les bonnes manières sont un signe d'intégration. Mais elles restent aussi, plus sournoisement, un mode de tri social. Raison de plus pour maîtriser les codes. Les entreprises exigent aujourd'hui de leurs employés qu'ils sachent communiquer. Le «BSAM» (bonjour-sourire-au revoir-merci) est enseigné partout. Conseillère en image personnelle, Hélène Choumiloff veille au grain. Ses «élèves» sont des cadres de sexe masculin de plus de 40 ans. Leur objectif: éviter les gaffes au cours des dîners d'affaires. «Beaucoup de mes clients se sont faits à la force du poignet. C'est l'ascension sociale qui crée la gêne», constate la conseillère. Pendant les exercices, dans la rue ou au restaurant, elle traque les failles. L'apprentissage peut durer trois mois. Les élèves sont très motivés. S'il est désormais bien vu de laisser au placard cravate et costume trois pièces le vendredi, nul ne tolère, désormais, les infractions au code de bonne conduite.

Laurence Albert. Extrait de *l'Express – Société*, janvier 2001

### BIBLIOGRAPHIE

- Bereiter, C. & M. Scardamaglia 1987: *The Psychology of Written Composition*. New Jersey – London: Hillsdale.
- Bernardini, S. 2000: Think-aloud protocols in translation research: Achievements, Limits, Future Prospects. Communication Manchester UMIST/UCL *Conference on Research Models in Translation Studies*. 28-30.4.2000.
- Delisle, J. 1980: *L'Analyse du discours comme méthode de traduction*. Ottawa: Editions de l'Université d'Ottawa.

- Delisle, J. 1993: *La traduction raisonnée*. Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa.
- Dimitrova, B.E. 1996: New Methods in Translation Research – New Horizons in Translation Studies? *Proceedings of the XIV World Congress of the Fédération Internationale des Traducteurs*. Vol. 2. Melbourne, 856-864.
- Dimitrova, B.E. 1998: Tradition och förnyelse i metoder inom översättningsforskningen – exempel på analys av think-aloud-protocols. *Meddelanden från Institutionen för nordiska språk vid Uleåborgs universitetet, Serie B Nr 23*. Uleåborg Lawrence Erlbaum, New Jersey: Hillsdale, 7-30.
- Fillmore, C.J. 1977: Scenes-and-Frames Semantics. Zampolli, A. (ed.): *Linguistic Structures Processing*. Amsterdam: North Holland, 55-88.
- Jakobsen, A.L. & L. Schou 1999: *Translog* documentation. Hansen, G. (ed.): *Probing the process in translation: methods and results*. Copenhagen Studies in Language 24. Copenhagen: Samfundslitteratur.
- Jakobsen, A.L. 1998: Logging time delay in translation. Hansen, G. (ed.): *LSP texts and the process of translation*. Working Papers in LSP1. Copenhagen: Copenhagen Business School, 73 –101.
- Jakobsen, A.L. 1999: Logging target text production with *Translog*. Hansen, G. (ed.): *Probing the process in translation: methods and results* Copenhagen Studies in Language 24. Copenhagen: Samfundslitteratur, 9-20.
- Jakobsen, A.L. 2000: Understanding the Process of Translation: the Contribution of Time-Delay Studies. Dimitrova, B.E. (ed.): *Översättning och tolkning*. 155-172.
- Jensen, A. 2000: *The Effects of Time on Cognitive Processes and Strategies in Translation*, Afhandling til Ph.D.-graden. Copenhagen: Copenhagen Business School.
- Jonasson, K. 1998: Degree of Text awareness in Professional vs. Non-Professional Translators. Beulard-Ozeroff, A., J. Králova et B. Moser-Mercer (eds.): *Translators' Strategies and Creativity. Selected Papers from the 9th International Conference on Translation and Interpreting, Prague, September 1995*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Jonasson, K. 1999: Norm and Variation in Translating from French into Swedish. *Studier i Modern Språkvetenskap*. Vol.11 Stockholm.
- Jääskeläinen, R. & S. Tirkkonen-Condit 1991: Automatisated Processes in Professional vs. Non-professional Translation: A Think-aloud Protocol Study. Tirkkonen-Condit, S. (ed.): *Empirical Research on Translation and Intercultural Studies. Selected papers of the TRANSIF Seminar, Savonlinna 1988*. Tübingen: Gunter Narr, 89-109.
- Jääskeläinen, R. 1987: *What Happens in a Translation Process: Think-aloud Protocols of Translation*, Joensuu: University of Joensuu, Savonlinna School of Translation Studies.
- Jääskeläinen, R. 1989: Translation Assignment in Professional vs. Non-professional Translation: A Think-aloud Protocol Study. Séguinot, C. (ed.): *The Translation Process*. Toronto: H.G. Publications, 87-98.
- Jääskeläinen, R. 1990: *Features of Successful Translation Processes: A Think-aloud Protocol Study*. Joensuu: University of Joensuu. Savonlinna School of Translation Studies.
- Jääskeläinen, R. 1993: Investigating Translation Strategies. Tirkkonen-Condit, S. & J. Laffling, (eds.): *Recent Trends in Empirical Translation Research*, Joensuu: University of Joensuu. Savonlinna School of Translation Studies, 99-120.

- Jääskeläinen, R. 1998: Think-aloud Protocols. Baker, M. (ed.): *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*. London and New York: Routledge, 265-269.
- Jääskeläinen, R. 2000: *Tapping the Process - An Explorative Study of the Cognitive and Affective Factors Involved in Translating* Joensuu: University of Joensuu, Savonlinna School of Translation Studies.
- Krings, H.P. 1986: *Was in den Köpfen von Übersetzern vorgeht*. Tübingen: Gunter Narr.
- Lederer, M. 1976: Synecdoque et traduction. Seleskovitch, D. (ed.): *Traduire: Les idées et les mots* Etude de linguistique appliquée no 24, Paris: Didier.
- Lederer, M. 1981: *La traduction simultanée – Fondements théoriques*. Paris: Minard.
- Lederer, M. 1994: *La traduction aujourd'hui – Le modèle interprétatif*. Paris: Hachette.
- Lorenzo, M.P. 1999: Apuntes para una discusión sobre métodos de estudio del proceso de traducción. Hansen, G. (ed.): *Probing the process in translation: methods and results*. Copenhagen Studies in Language 24. Frederiksberg: Samfundslitteratur, 21-42.
- Lörscher, W. 1989 Strategien des Übersetzungsprozesses. *Linguistische Berichte* 119, 53-84.
- Lörscher, W. 1991: *Translation performance, Translation Process, and Translation Strategies*. Tübingen: Gunter Narr.
- Norheim, A. 2001: *La traduction d'une œuvre féministe dans une perspective cognitive*. Mémoire de maîtrise auprès du Département des langues classiques et romanes. Oslo: Université d'Oslo.
- Rydning, A.F. 1991: *Qu'est-ce qu'une traduction acceptable en B?* [Thèse de doctorat d'Etat ronéotée. Oslo: Université d'Oslo.]
- Rydning, A.F. 1997: La traduction des combinaisons lexicales fermées et ouvertes. *Hommage à Hasan-Äli Yücel*. Istanbul: Yildiz Teknik Üniversitesi. Unesco, 183-196.
- Rydning, A.F. 2000: TAPs (Think-aloud protocols) – A useful method in throwing light on the translation process. *Romansk Forum*. Nr. 11, 91-110.
- Rydning, A.F. 2001a: Le défi de la synecdoque en traduction. [Conférence prévue au troisième congrès international EST qui se tiendra à L'Ecole des hautes études commerciales de Copenhague 30.8 - 1.9.2001 *Claims, Changes and Challenges in Translation Studies*. Copenhagen.]
- Rydning, A.F. 2001b: Les traits universels de la synecdoque en traduction. [Conférence prévue au congrès international sur la traduction. *Translation universals – do they exist?* qui se tiendra à L'Ecole supérieure de traduction de Savonlinna 19-20 Octobre 2001. Université de Joensuu.]
- Séguinot, C. 1989: *The Translation Process*. Toronto H.G. Publications.
- Séguinot, C. 1996: Some Thoughts about Think-aloud Protocols *Target: international journal of translation studies*. 8:1, 75-95.
- Seleskovitch D. 1975: *Langage, langues et mémoire*, Lettres modernes Paris: Minard.
- Seleskovitch, D. & M. Lederer 1984: *Interpréter pour traduire*. Paris: Didier Erudition.
- Seleskovitch, D. & M. Lederer 1989: *Pédagogie raisonnée de l'interprétation*. Collection «Traductologie» no 4. Paris: Didier Erudition Opoce.
- Tirkkonen-Condit, S. & J. Laffling (eds.) 1993: *Recent Trends in Empirical Translation Research*. Joensuu: University of Joensuu.

- Tirkkonen-Condit, S. 1989: Professional vs. Non-professional Translation: A Think-aloud Protocol Study. Séguinot, C. (ed.): *The Translation Process*. Toronto. H.G. Publications.
- Tirkkonen-Condit, S. 1992: The Interaction of World Knowledge and Linguistic Knowledge in the Process of Translation. A Think-aloud Protocol Study. Lewandowska-Tomaszczyk, B. & M. Thelen (eds.): *Translation and Meaning, Part 2* Maastricht: Rijkshogschool Maastricht, Faculty of Translation and Interpreting.

## Å SKRIVE DET SAGTE

**Beate Trandem**

Formålet med denne lille artikkelen er å fortelle om en metode benyttet innenfor prosessorientert forskning på oversettelse, nemlig høyttenkningsprotokoller, og om problemer i forbindelse med opptaket og bearbeidelsen av disse. Jeg vil ikke her diskutere verdien av selve høyttenkningsprotokollene, men snarere redegjøre for hvordan de blir til, samt omtale en annen metode som kan brukes i tilknytning til dem, nemlig Translog.

Høyttenkningsprotokoller er en metode hentet fra kognitiv psykologi (Helstrup & Kaufmann 2000:36). Ved å be forsøkspersoner om å tenke høyt mens de utfører en oppgave, håper man å få innblikk i de kognitive prosesser som fører frem til løsningen av et problem<sup>1</sup>. Når oversettelsesteoretikerne – eller translatologene – ønsker å endre fokus, og i stedet for å studere ferdige oversettelser, tilegne seg kunnskap om prosessen som går forut for den ferdige oversettelsen, kan høyttenkningsprotokoller være en velegnet metode (se f. eks. Kussmaul & Tirkkonen-Condit 1995, Jääskeläinen 2000, Dimitrova & Jonasson 1997, Rydning 2000).

Man kan tenke seg uendelig mange måter å utføre disse forsøkene på, men alle forsøkene vil ha den samme kjernen: forsøkspersonen skal utføre en oversettelse, han skal tenke høyt mens han arbeider, seansen blir tatt opp på lydbånd og blir senere transkribert. Det er selve utskriften av det deltagerne i forsøket har sagt høyt, som kalles høyttenkningsprotokoller.

Dette er som sagt kjernen i metoden, men variablene er mange, avhengig av hva forskeren er interessert i å undersøke. Teksten som skal oversettes, kan være lett eller vanskelig, valgt ut med tanke på en bestemt språklig vanskelighet eller ikke, oversettelsen kan skje til eller fra forsøkspersonens morsmål, forsøkspersonene kan være trenet i høyttenkning eller ikke, forsøket kan utføres i deltagerens hjem eller i et laboratorium, med eller uten tidsgrense, det kan være en eller flere deltagere om gangen, forsøkslederen kan være til stede eller deltageren kan arbeide i enerom, opptaket kan gjøres med lydbånd eller med kamera. Høyttenkningsprotokoller kan dessuten kombineres med bruk av et forskningsredskap som er utviklet nettopp med tanke på å studere prosessen frem mot en endelig oversettelse, som for eksempel Translog.

---

<sup>1</sup> Det er ikke bare psykologene og translatologene som benytter høyttenkningsforsøk, også ingeniører, jurister og medisinerer drar nytte av metoden, f.eks. til utvikling av nytt styringssystem for sentralvarme:

<http://lihs.univ-tlse1.fr/bastide/Enseignement/java/chauffage/>,

kartlegging av hvordan jurister resonnerer:

<http://tecfa.unige.ch/tecfa/publicat/schneider/these-daniel/phd-67.html>

og av hvordan leger stiller diagnoser:

<http://www.ircm.qc.ca/bioethique/francais/html/AuChevet51.html>

(internetteferanser pr. den 25. mars 2001).

Translog er et skriveprogram for PC, med et enkelt oppsett og få redigeringsmuligheter. Det presenterer kildeteksten i et vindu på den øverste halvdel av skjermen, og gir forsøkspersonen anledning til å skrive inn sin oversettelse i et vindu på den nederste delen av skjermen. Det spesielle med programmet er at det registrerer og lagrer alle tastetrykk og museklikk som deltageren gjør mens han arbeider. Alle rettelser og pauser underveis blir lagret, slik at hele skriveprosessen etterpå kan avspilles, som om det var en film, i langsomt, normalt eller hurtig tempo. Man ser da ordene dukke opp på skjermen i den rekkefølge de ble skrevet, og pausene i skrivingen kan noteres ned til ett hundredels sekund. Denne avspillingen kan skje rett etter at forsøket er avsluttet, med forsøkspersonen selv som tilskuer. Translog er i utgangspunktet en selvstendig metode for å studere oversettelsesprosessen (Jakobsen 1999).

Imidlertid er det slik at Translog og høyttenkningsprotokoller utfyller hverandre. I forbindelse med høyttenkningsforsøk ser man ofte at deltagerne kvier seg for å tenke høyt foran kamera, de bare skriver. Da kan Translog være redningen for å se de ulike versjonene av oversettelsen før deltageren sier seg fornøyd og avslutter forsøket. Selv de som snakker mye underveis, tar pauser i snakkingen når de skriver, og de skriver ned forslag som de ikke nødvendigvis har sagt høyt. Og omvendt, Translog alene registrerer det oversetteren skriver ned og pausene han tar, men gir ingen opplysninger om hva personen foretar seg i disse pausene. Takket være høyttenkningsprotokollene, kan man finne ut om pausene i skrivingen benyttes til nettopp høyttenkning, tenkning uten verbalisering, eller til søk etter informasjon i oppslagsverk, på Internett eller lignende.

Som nevnt, kan Translog avspilles med forsøkspersonen selv til stede. Man kan da tenke seg at personen selv kommenterer det man ser på skjermen, hvordan han kom frem til den og den oversettelsen, og hva han gjorde i den og den pausen. En slik retrospektiv analyse vil kunne lokke frem refleksjoner som ikke kommer frem i Translog, og som kanskje personen heller ikke uttrykte da han tenkte høyt.

I forbindelse med NFR-prosjektet *Oversettelse som språk- og kulturmøte* har Antin Rydning satt i gang en serie med høyttenkningsforsøk der Translog også benyttes (Rydning 2001). Forsøkspersonene sitter alene og arbeider, men rett etter at de har avsluttet oversettelsen, får de sammen med Rydning oppleve sin egen skriveprosess i reprise ved hjelp av Translog. Rydning oppfordrer da forsøkspersonen til å kommentere de ulike sekvensene som dukker opp på skjermen, forklare rettelsene som har blitt gjort og redegjøre for periodene uten skriveaktivitet. Disse retrospektive seansene blir også filmet og transkribert.

Jeg har begynt arbeidet med å transkribere både selve høyttenkningsforsøkene og de påfølgende seansene der skriveprosessen spilles av foran forsøkspersonen. I den anledning har jeg gjort meg noen tanker omkring nytteverdien av den sistnevnte metoden.

La meg først få si noen ord om transkriberingen av selve høyttenkningsprotokollene. Det er interessant å se hvor forskjellig de ulike personene som har meldt seg frivillig eller blitt overtalt til å være med på forsøket, takler situasjonen. Det er jo i utgangspunktet ganske fremmedgjørende å oversette mens man tenker høyt, og enda mer når man vet at alt man sier

og skriver, blir lagret og vil bli gransket av en forsker etterpå. Omtrent halvparten av deltagerne i forsøket virker likevel fortrolige med situasjonen og prater uanstrengt og nesten uten opphold i flere timer, og overraskende nok er ikke dette nødvendigvis de samme personene som virker dominerende i en dialog.

Alt som blir sagt, skal skrives ned, og dette er et sant tålmodighetsarbeid. Jo forttere noe er sagt, jo saktere går det å skrive det. Ofte må jeg spole tilbake de samme seks sekundene med opptak fire-fem ganger, før jeg oppfatter hva forsøkspersonen nærmest hvisker til seg selv. Jeg må også skrive ned hva personen foretar seg, det være seg riving i hår, stirring i vegg, sukking, kremting eller leting i ordbøker. Alle disse aktivitetene forteller til enhver tid indirekte om personens sinnstilstand og kan kobles til konkrete problemer han støter på i oversettelsen.

Etter å ha transkribert selve høyttenkningsforsøket til en person, har jeg fått et godt innblikk i hvilke løsninger han har valgt, hvilke problemer han har møtt på og hva han har kommentert og ikke kommentert. Derfor er det en frustrerende opplevelse å transkribere den påfølgende retrospektive seansen der forsøkspersonen skal kommentere Translogavspillingen. Når forsøkspersonen selv får kommentere uten at forsøkslederen bryter inn og stiller spørsmål, så gjentar han alltid det samme som han har sagt under høyttenkningsforsøket. Ofte henviser han også til dette, og sier «men dette snakket jeg om i sted».

I og med at forsøkslederen ikke er til stede under selve høyttenkningsforsøket fordi forsøkspersonen skal få arbeide mest mulig uforstyrret, vet han ikke hva som har blitt «tenkt høyt». Ofte ber han derfor om kommentarer til det som han ser skje i Translog, men som forsøkspersonen har utførlig kommentert tidligere. Forsøkspersonen henviser da gjerne til høyttenkningsforsøket, eller han gjentar det han allerede har sagt, glad og fornøyd over å ha et svar på rede hånd. Hittil har jeg ikke funnet at denne retrospektive seansen har bragt til torgs ny informasjon, i hvert fall ikke uten at den har blitt lokket ut av forsøkspersonen med hjelp av ledende spørsmål.

Det ideelle er selvfølgelig at forsøkslederen sier minst mulig og lar forsøkspersonen selv analysere det som dukker opp på skjermen. Enkelte ganger kan gleden over det som kommer frem, ta overhånd hos forsøkslederen som da avbryter eller snakker i munnen på forsøkspersonen. Når personen ikke sier noe som helst, eller ikke kommenterer akkurat de problemene som interesserer den som har laget forsøket, må sistnevnte uavlatelig kjempe mot fristelsen til å stille ledende spørsmål. Ettersom et av formålene med høyttenkningsforsøket er å undersøke om en bestemt språklig konstruksjon representerer en særlig vanskelighet for oversetteren, er forskeren selvfølgelig spesielt interessert i å lokke frem kommentarer rundt oversettelsen av nettopp disse konstruksjonene. Men dersom disse kommentarene kommer som følge av et direkte spørsmål, forsvinner jo verdien av dem. Kongstanken bak høyttenkningsprotokoller er at man skal få et uholdt, om enn svært ufullkomment, innblikk i hvordan tanke- og beslutningsprosesser forløper.

Jeg setter derfor spørsmålstegn ved den forskningsmessige verdien av den retrospektive seansen med avspilling av Translog når den knyttes opp til et høyttenkningsforsøk. Det fremkommer ikke ny informasjon med mindre denne «presses» ut av forsøkspersonen. Derimot tror jeg at en slik runde med kommentarer til skriveprosessen er svært nyttig i forsøk der Translog har vært benyttet uten høyttenkning.

Sammen med våre europeiske samarbeidspartnere planlegger Rydning og jeg et forprosjekt til en EU-søknad. Målet vårt er å kartlegge nøyaktig hva ekspertise hos profesjonelle oversettere består i. Vi ønsker å utføre et forsøk der en felles tekst blir oversatt til våre respektive morsmål, for deretter å samordne våre analyser av oversettelsesprosessen. Fordi høyttenkningsprotokoller er en svært arbeidskrevende metode, vil vi basere oss på Translog-data, som genereres automatisk. Dette er data av kvantitativ art, som f. eks. statistikk over antall tastetrykk, pausene mellom dem, rettelser av syntaks, bokstaver, ord, etc. Planen er imidlertid at Translog-forsøket skal etterfølges av en rask gjennomkjøring av Translog sammen med hver forsøksperson som vil bli bedt om å kommentere sine valg underveis foran kamera. Transkriberingen av denne seansen vil gi oss data av kvalitativ art, det vil si forsøkspersonens egne forklaringer om hvordan oversettelsen forløp, som kan støtte opp under eller avkrefte våre tolkninger av de kvantitative data. Ettersom forsøkspersonen ikke har blitt bedt om å tenke høyt under selve oversettelsen, vil alt han sier nødvendigvis være ny informasjon. Utfordringen i første omgang er imidlertid å utarbeide en felles prosedyre for hvordan den retrospektive analysen skal utføres, slik at forsøkspersonene fritt får kommentere sin egen skriveprosess.

## BIBLIOGRAFI

- Dimitrova, B.E. & K. Jonasson 1997: Translation Ability and Translatorial Competence: Expert and Novice Use of Dictionaries. Innlegg ved Symposium on Translation and Interpreting. Stockholm: Stockholm Universitet.
- Helstrup, T. & G. Kaufmann 2000: *Kognitiv psykologi*. Bergen: Fagbokforlaget.
- Jakobsen, A.L. 1999: Logging target text production with Translog. Hansen, G. (ed.): *Probing the process in translation: methods and results*. København: Copenhagen Studies in Language 24, 9-20.
- Jääskeläinen, R. 1999: *Tapping the Process: An Explorative Study of the Cognitive and Affective Factors Involved in Translating*. Joensuu: Joensuun Yliopiston humanistisia julkaisuja. N:o 22.
- Kussmaul, P. & S. Tirkkonen-Condit 1995: TAP Analysis in Translation Studies. *TTR Traduction Terminologie Rédaction*. 8:1,17-199.
- Rydning, A.F. 2000: TAPs (Think-aloud-protocols) – A useful method in throwing light on the translation process. *Romansk Forum*. Nr. 11, 91-110.
- Rydning, A.F. 2001: La synecdoque – concept clé en traduction. *Romansk Forum*. Nr. 13, 19-40.





## KJÆRLIGHETENS DRAMA – FRA *EROS* TIL *CARITAS*

Margareth Hagen

Kjærligheten har alltid vært et yndet tema i europeisk drama, men den har ikke alltid hatt samme betydningsinnhold, og har heller ikke blitt fremstilt på samme måte opp gjennom historien. De dramatiske genrenes historie reflekterer på sitt særegne vis hvordan tenkningen omkring kjærlighet har utviklet seg i vår vestlige sivilisasjon. Det er vanskelig å forklare fremkomsten og den sterke tilstedeværelsen av den tragikomiske genre i renessansen uten å se den i sammenheng med den romantiske tolkningen av kjærligheten.

Hegel og George Steiner, og mange med dem, hevder at tragedien ikke har noen fremtid innenfor et kristent verdensbilde. Årsakene til dette er mange, men en av de viktigste er utvilst skal tragedien føre til en renselse. Tragedien skal få oss til å føle andres smerte som om den var vår egen, og slik minne oss om vår dødelighet. Den italienske filosofen Umberto Curi presiserer at det særegne med den greske tragedien, fra , vripides' til Platons tolkninger av den, nettopp er trøsten den skaper ved hjelp av frykt og medlidenhet. Denne katarsis, som får sin klassiske definisjon hos Aristoteles, er til syvende og sist ikke noe annet enn en øvelse i, og en forberedelse til døden (Curi 1991:emstilt som dramaets sentrale kraft. Men først litt om den antikke litteraturens kjærlighetsoppfatning.

Den greske tragediens kjærlighet er *eros*. I gresk mytologi blir ikke guddommen Eros fremstilt på noen fastlagt måte. Eros hadde ingen fester til sin ære, og også ordets etymologi er usikker. I *Teogonien* forteller Hesoid at Eros tilhører triaden av de opprinnelige kreftene, eller gudene (*arkhé*), sammen med Kaos (mulighetene) og Gaia (jorden). Disse tre kreftene stammer fra intet, de kommer fra mørket. Eros er nattens demon og ødeleggeren av Ethos, som er menneskets tilholdssted. Eros kan ikke gjenskapes i språket, i *logos*. *Eros* er slik opprinnelsen, det som ikke kan erindres, men som hukommelsen like fullt higer etter og ledes mot. *Eros* er slik også fordypelse i døden, i det opprinnelige, i det som får oss til å gjenkjenne det glemte.

I følge gresk mytologi styrer *eros* dikternes og filosofenes søken. Eros og den greske tragedien har slik samme funksjon. Begge skal minne oss om døden. Gjennom frykt og medlidenhet skal tragedien føre til en renselse. Tragedien skal få oss til å føle andres smerte som om den var vår egen, og slik minne oss om vår dødelighet. Den italienske filosofen Umberto Curi presiserer at det særegne med den greske tragedien, fra Evripides' til Platons tolkninger av den, nettopp er trøsten den skaper ved hjelp av frykt og medlidenhet. Denne katarsis, som får sin klassiske definisjon hos Aristoteles, er til syvende og sist ikke noe annet enn en øvelse i og en forberedelse til døden (Curi 1991:4).

I den greske tragedie finnes ikke den romantiske forståelsen av kjærligheten. I gresk tenkning er seksualiteten mellom kjønnene en sekundær side ved *eros*. Man anerkjente den

nødvendige forbindelsen mellom seksualitet og reproduksjon, men kvinnens rolle i reproduksjonen impliserte ikke nødvendigvis et kjærlighetsforhold mellom de to kjønn, men heller en politisk forbindelse. Som Vernant, Goldhill og annen antropologisk litteraturkritikk har understreket i de senere år, er kvinnens funksjon i tragedien stort sett begrenset til mor- og hustrurollen, om hun da ikke er forhåndsdomt til undergang, som den ufruktbare Antigone. Når *eros* får en sentral stilling i den greske tragedien, åpenbarer den seg som den fryktelige og demoniske Eros, eller som incest (*Kong Oidipus*), som dyrisk og ødeleggende pasjon (*Medea* og *Hippolytos*).

Liksom skjebnen, er også Eros en ytre og fryktelig kraft i den greske tragedien. Fedra i Evripides' *Hippolytos* er en brikke i Afrodites spill, hun er et verktøy i straffen gudinnen vil rette mot Hippolytos, og hennes kamp mot Eros' krefter er håpløs. I begynnelsen av tragedien møter vi en døende heltinne: Fedra er en kvinne som heller vil sulte seg i hjel enn å tilstå sitt begjær. Koret i det andre stasimon i *Hippolytos* ber om ikke å bli rammet av den grufulle og ødeleggende Eros:

*Eros,  
tiranno degli uomini  
custode delle stanze care a Afrodite.  
Eros distrugge  
e quando arriva, avanza  
in mezzo alle sciagure.*

I andre stasimon i Evripides' *Medea* blir buen tildelt Eros. Buen symboliserer døden, og slik uttrykkes også forbindelsen mellom døden og Eros. Den italienske oversettelsen av denne korsangen lyder:

*L'amore che aggredisce e travolge  
sottrae gli uomini a fama e virtù.  
Ma se Cipride giunge discreta  
non c'è altro dio così piacevole.  
Non scoccare mai, dea, contro di me  
la freccia intrisa nel desiderio  
e che non concede scampo.*

Det er verd å merke seg at dette er den samme buen som hundrevis av år senere blir cupidoenes faste attributt.

Det er slik utvilsomt anakronistisk når den moderne leseren finner den romantiske kjærligheten uttrykt i Alkeste som går i døden for sin mann, eller i dramaet i *Antigone* mellom heltinnen og den ulykkelige Haimon, som følger sin forlovede i døden som en slags antikkens Romeo.

Også Hegel fremhever dette når han hevder at subjektiviteten ikke finnes i den klassiske kunsten, og at den først inntreffer med den romantiske. Og da trer også kjærligheten frem på

scenen. I sine estetiske forelesninger understreker Hegel den enorme forskjellen mellom kjærlighetens betydning i den antikke og den romantiske tragedie, og han viser til *Antigone*. Selv om Haimon dreper seg for Antigone, meddeler han bare de objektive årsakene til sitt valg og ikke de subjektive kreftene i sin lidenskap. Kjærligheten som Hegel finner i den romantiske kunsten, er ikke en etisk dyd, den er heller ikke en ytre kraft; den blir definert som et aspekt ved det romantiske følelsesliv. Det er subjektets partikulære og akk så tilfeldige lidenskap som skaper konflikt i det romantiske dramaet, som hos Hegel samsvarer med dramaet i kristen tidsalder.

Med kristendommen oppstår en ny tolkning av kjærligheten: *eros* blir erstattet av begreper som *agape* og *caritas*. I klassisk gresk litteratur brukes *agape* i betydningen av sympati, mens vår forståelse av *agape* har en nytestamentarisk opprinnelse.

*Agape*, den kristne kjærlighetsidéen, settes ofte opp mot *eros*. I gresk filosofi er *eros* menneskets streben etter å nå det guddommelige, den er en motivert kjærlighet, mens *agape* derimot er menneskenes kjærlighet til hverandre og Guds kjærlighet til menneskene, og den er gjensidig og nådefull. Mens *eros* er kjærligheten som venter, og som dermed er ufullstendig, betegner *agape* kjærlighetens fullendelse, og er slik en utopi. *Agape* er en inter-guddommelig kjærlighet, som Faren elsker Sønnen og viceversa (1. Kor. 13). Mens *agape* er higen etter den evige fremtid, evig lys, er *eros* evig fortid, evig mørke, det opprinnelige. Det er verdt å merke seg at ideelt og dialektisk sett er disse egentlig like. Både lyset og mørket er uorganiske fenomener hinsides enhver essens. Man kan ikke overskride noen av dem. Hverken *eros* eller *agape* tilhører Kronos eller Logos.

Også den kristne tragedien, hvor synden, det guddommelige forsyn og nåden tar over de rollene hamartia og skjebnen hadde i den greske, har en moralsk funksjon. Den skal fortsatt minne om døden, men nå kan døden, gjennom dramaets indre katarsis, bety evig fremtid og frelse.

Svært forenklet kan det hevdes at en sammenslåing av disse to kjærlighetsforståelsene, den antikke *eros* og den kristne *agape*, resulterer i renessansens nyplatonske kjærlighet. Jeg vil i det følgende vise hvordan renessansens tragikomedie kan leses i lys av denne filosofiske bevegelsen som oppstod i Firenze på 1400-tallet.

Begrepet *platonsk kjærlighet* stammer fra den florentinske filosofen Ficino, som i andre halvdel av 1400-tallet fortolket Platon og oversatte eller gjendiktet hans samlede verker. Ficanos største arbeid er *Theologia Platonica de immortalitate animorum*, men det mest populære av hans verker er utvilsomt omskrivningen og nytolkningen av Platons *Symposion*, som bærer tittelen *Sopra lo amore*. I denne dialogen omtolker Ficino den platonske kjærlighetsdoktrinen. Han baserer seg først og fremst på Plotin, som han nærmest betrakter som en reinkarnasjon av Platon, og han søker å identifisere den platonske *eros* med den kristne kjærlighetsidéen (*caritas*). *Sopra lo amore* skapte en veritabel litterær mote i Italia på 1500-tallet, hvor kjærlighetsdialogen ble en viktig del av hoffkulturen, med viktige bidrag som Pietro Bembos *Gli Asolani* og Baldassar Castigliones *Il libro del Cortegiano*.

Ficinos kjærlighetsidé er en sammensmelting av *eros* og *agape*: Som vennskapet er også kjærligheten gjensidig, og kjærligheten til et annet menneske er en forberedelse til Guds kjærlighet, som er målet og det egentlige innhold i alt menneskelig begjær. En av de viktigste forskjellene er at for Platon, og også for Plotin, er det den spekulative kontemplasjonen, begjæret etter kunnskap, som er den høyeste form for *eros*, mens det for Ficino er selve kjærligheten som er toppen av åndelighet, og den er en renselse, en katarsis av intellektet. Skillet mellom de to tolkningene er altså fundamentalt. Mens Ficinos kjærlighet er menneskets høyeste øyeblikk og absolutt, er Platons *eros* higende og relativ.

Sentralt hos Ficino, og i den senere traktat- og dialoglitteraturen på 1500-tallet, ble skillet mellom den sakrale og den profane kjærligheten et skille som førte til en ny tolkning av middelalderens teologiske antitese mellom *cupiditas* og *caritas*. Dette motivet ble en litterær mote på 1500-tallet. Den opprinnelige kilden finnes hos Platon. I *Symposion* berettes det om to Afroditer og to Eros; den Pandeiske som stimulerer kontemplasjon, og den Uraniske og den eldste, som hisser til regenerasjon. Legendene om de to Afroditer i *Symposion* blir av Ficino sett i sammenheng med Sokrates' utlegning om *eros* i *Faidros*, hvor *eros* defineres som «higen etter skjønnhet» og det skilles mellom en gal, antifilosofisk, egoistisk og irrasjonell *eros* (hos Ficino melankoli, galskap, blodforgiftning) og en guddommelig.

I den nyplatonske spekulasjonen har Venus således en dobbel natur som består av både verdslig legeme og himmelsk åndelighet. Et av de mest betydningsfulle elementene i Ficinos tolkning av den platonske *eros* er at den, ved å slå fast muligheten for mennesket til å nå det Gode gjennom materien, opphever barrieren mellom sansene og det Gode, mellom kropp og sjel. På grunn av sin doble natur kan bare kjærligheten beseire kjærligheten, den kontemplative *eros* dominerer med sitt intellekt over det lavere begjæret. I Ficinos kjærlighetsteori er Gud den absolutte kjærlighet som kaller menneskene til seg. Det er fra dette *provocatio* at universets enhet, enighet og harmoni skapes, og i denne kosmiske leken er den verdslige og den himmelske kjærlighet ikke adskilte, men samlet på en slik måte at den verdslige bygger det første trinnet på stigen oppover mot det guddommelige.

Den nyplatonske idéen om kjærligheten er slett ikke lik den subjektive og tilfeldige sentimentaliteten som Hegel fremhever som karakteristisk for det romantiske drama.

Genrehistorisk er det vel verdt å merke seg at det ikke tok lang tid fra gjenoppdagelsen og den følgende rendyrkingen av den klassiske tragedien på begynnelsen av 1500-tallet i Italia til oppblomstringen av blandingsgenren i form av tragikomedien, pastoraldramaet, eller rett og slett uregelbundne tragedier. Årsakene til dette er mange, og novellelitteraturens innflytelse på dramaskrivningen bør nok nevnes som en av de vesentligste. En annen grunnleggende forklaring er etter mitt skjønn at litteraturen generelt på 1500-tallet ble underlagt nyreformasjonens moralske kustus, som ble klassisk underbygget av Horats' anbefalinger om en behagelig og belærende kunst. Med dette ble den klassiske tragedien og antikkens tragedieforståelse nærmest umuliggjort, men dette resulterte ikke nødvendigvis i et rent underholdende romantisk drama uten dybde. I den senere tid har særlig hyrkedramaet blitt lest

i en nyplatonsk kontekst, men også de ulike formene for tragedie på 1500-tallet tar opp i seg *topoi* og argumentasjon som er typisk for den samtidige traktatlitteraturen om kjærligheten.

Ettersom jeg de siste årene har fordypet meg i Giambattista Giraldi Cinzios dramatikk, skal jeg her se på en av hans tragedier for å vise hvordan samtidens tenkning om kjærligheten preger selve dramastrukturen, men det italienske 1500-tallet byr på mange lignende eksempler.

Giraldi Cinzio (1504-1573) er en av Europas første moderne tragedieforfattere. Han overtok som hoffpoet etter Ariosto i Ferrara i 1547, og i sin virketid ved hoffet har han en svært omfangsrik og variert produksjon, som omfatter de fleste genrene. Han er kanskje mest kjent som forfatter av en enorm novellesamling som bærer tittelen *Gli Hecatommithi*. Giraldis noveller var under renessansen kilde for mange tragedier, deriblant Shakespeares *Othello* og *Measure for measure*.

Giraldi skrev 9 tragedier, som nok heller bør betegnes som tragikomedier, fordi de er svært nyskapende og frigjorte fra Aristoteles' poetikk og fra de greske og klassiske modellene. De fleste intrigene er hentet fra hans egen novellediktning og har en lykkelig slutt, han introduserer den foranstilte og uavhengige komiske prologen og inndeler dramaet i akter ved hjelp av koret, som liksom hos Seneca kommenterer og moraliserer over handlingen. Giraldis tragedier er pedagogiske: han bevarer tragediens høyverdige miljø, men det guddommelige forsynet erstatter den greske skjebnen og katarsis blir til anger og lidelse, et slags purgatorium før heltene smiler under bryllupsklokkene i siste akt. Det dreier seg nemlig alltid om kjærlighet, som bare i tre av de ni tragediene får dødelige følger for protagonistene.

Det er kjærligheten som er disse tragedienes sentrale kraft, den er heltinnens *hamartia*, men den blir også hennes frelse.

Å gjøre kjærligheten til det grunnleggende tema i tragedien er en nyhet på 1500-tallet, som kom til å prege tragediediktningen i de neste århundrene. Kjærlighetens inntreden fører også til at tragediene får en kvinnelig protagonist, og slik åpner dramaene opp for å fokusere på andre menneskelige kvaliteter enn de som kjennetegnet antikkens tragediehelter. De kvinnelige og typisk motreformatoriske dydene er måtehold, tålmodighet, troskap og selvbeherskelse. Mangel på selvkontroll blir den største synd. Til sist bør det nevnes at å gjøre kjærligheten til tragediens viktigste tema også har den pedagogiske fordel at den er allmenn. Et viktig element i klassisk tragediepoetikk er som kjent at for å oppnå renselse må publikum kunne gjenkjenne seg selv i heltenes handlinger og feiltrinn. Alle kan identifisere seg med kjærligheten og begjæret.

Jeg skal nå se nærmere på Giambattista Giraldis første tragedie med lykkelig slutt for å illustrere hvordan kjærligheten blir fremstilt og tolket i en av de første moderne tragikomediene. Dramaet *Altile*, hvor tittelen er heltinnens navn, er en omskriving av en av Giraldis egne noveller, som igjen er en nytolkning av Boccaccios *Tancredi* og *Gismunda*. Boccaccios novelle er å finne i *Decameronens* 4. dag, som er tilegnet ulykkelige kjærlighetshistorier, og som derfor ble et yndet repertoar for 1500-tallets dramatikere.

Intrigen kan i grove trekk sammenfattes slik: Altile, kongens søster, har i hemmelighet giftet seg med en av kongens hoffmenn, Norrino. Hoffmannen Astano, som også har lagt sin elsk på heltinnen, hevner seg og avslører det ulovlige giftemålet for kongen. Monarken reagerer prompte med å dømme paret til døden, hvorpå Norrino flykter utenlands. I dramaets tredje og sentrale akt møtes Altile og kongen til diskusjon. Som hos Boccaccio fremhever heltinnen stolt sin rett som fri kvinne til å selv velge make, mens kongen viser til statens lover, som må respekteres av alle. Denne diskusjonen endrer ikke på kongens beslutning om at begge skal straffes med døden. En del forviklinger senere entrer selveste Venus scenen for å forklare kjærlighetens egentlige betydning og for å erklære at de elskende har lidd nok. Hun forteller at Norrino egentlig er sønn av kongen av Tunis. Da kongen får vite om Norrinos høye byrd, slutter alle parter fred og bryllupsforberedelsene kan starte.

En sammenligning av Boccaccios novelle og Giraldis versjon gir et interessant innblikk i det endrede moralske klimaet fra renessansens glade feiring av kjærligheten til motreformasjonens fremheving av kontroll og måtehold. I Giraldis versjon finnes det ikke lenger tegn til hyllest av den frie og sensuelle kjærligheten, og heller ingen utspekulerte planer for å unngå de stengslene de autoritære figurene alltid setter opp for de elskede. I Giraldis univers har heltinnen begått en synd ved fritt å velge sin make, og hoffmannen har forbrutt seg mot kongens tillit. Det fremgår derfor tydelig at det er riktig at de straffes. Diskusjonen dreier seg heller om hvor hard straffen bør være, og her kommer måteholdsidealet igjen opp som en mal for kongens reaksjoner. Begge hovedpersonene er nemlig blinde. Om heltinnen er blind av kjærlighet, er monarken forblindet av raseri. I intrigen blir kjærligheten sett som et irrasjonelt element som forstyrrer den sosiale orden.

Et annet tidstypisk trekk ved Giraldis tragedier er at de er fulle av sentenser og sitater. I disse maksimene blir kjærligheten gang på gang anklaget for å være blind, og her er parallellene til den antikke tragediens hamartia tydelige. Jostein Børtnes forklarer (1980:50):

Poetikken hamartia-begrep forklares i nyere forskning ved hjelp av ordets betydning i *Den nikomakhiske etikk* og i *Retorikken*, hvor det med all sannsynlighet refererer til et moralsk feiltrinn som skyldes manglende innsikt i visse omstendigheter, og som derfor ikke kan betegnes som en dårlig eller ond handling.

Ifølge nyplatonismen er kjærlighetens blindhet ikke nødvendigvis noe negativt. For Ficino er kjærligheten alltid blind. Den verdslige og vulgære er blind fordi de elskende er forblindet av det sensuelle begjær slik at de ikke kan skimte den virkelige kjærligheten, den himmelske, og slik «få vinger» og fly opp mot det Gode. Men også den sanne *eros* er blind fordi elskerens ikke lenger ser sin elskedes verdslige skikkelse, men bare sjelens usynlige skjønnhet. Og nyplatonikerne var selvsagt samstemte med teologene når de så kjærligheten som blind fordi denne befant seg over intellektet; de høyeste mysterier overstiger som kjent forståelsen og må fattes utenfor logikkens sfære.

Av dramafigurene blir blindheten sett som en følge av den verdslige kjærligheten. Denne tolkningen passer godt sammen med Petrarca-tradisjonen, og også med 1500-tallets kultur utenfor de lærde akademiene. På grunn av de kompliserte teoriene til Ficino og den opplagte forbindelse mellom kjærligheten og det irrasjonelle dominerer fremstillingen av Cupido med bind for øyene for å symbolisere en lavere, rent profan form for kjærlighet i motsetning til en åndelig, som i senrenessansen også på finurlig vis blir blandet sammen med den ekteskapelige, platonske og kritiske (Panofsky 1975:135-84).

Det eneste som kan redde Giraldis tragiske protagonister fra dødsstraffen, er dermed Norrinos høye byrd. Og dette er dramaets ironi, for selv om kjærligheten er blind og irrasjonell, er det nettopp dens blindhet som fører til at den kan se mer enn det blotte øye. Norrino, som ikke vet hvem han er, forteller i en monolog at Atilas kjærlighet har fått ham til å tro at han egentlig er av høy avstamning, og slik har også heltinnen, gjennom sin kjærlighet, sett at han kongelig. (Den aristokratiske ideologien i dramaet må tas for gitt, men den har også sine røtter i italiensk kjærlighetslyrikk: for Guinizelli og Dante hører «amor og cor gentile» sammen).

I tragediene til Giraldi har koret samme funksjon som hos Seneca, som var motreformasjonsdramaets store læremester. Koret er tildelt status og funksjon som filosof, hevet over handlingen, og alltid rede til å understreke den moralske og dypere betydning av den, og slik veilede publikum. Det er derfor interessant at koret distanserer seg fra sentensenes begrensede fortolkning av kjærligheten, og synger om *eros* som en åndelig kraft. Venus'slyrikk: for Guinizelli og Dante hører «amor og cor gentile» sammen).

I tragediene til Giraldi har koret samme funksjon som hos Seneca, som var motreformasjonsdramaets store læremester. Koret er tildelt status og funksjon som filosof, hevet over handlingen og alltid rede til å understreke den moralske og dypere betydning av den og slik veilede publikum. Det er derfor interessant at koret distanserer seg fra sentensenes begrensede fortolkning av kjærligheten og synger om *eros* som en åndelig kraft. Venus' inngripen og funksjon i den dramatiske handlingen i *Altile* er motsatt den kjærlighetsgudinnen hadde hos Evripides' *Fedra*. I renessansedramaet blir Venus fremstilt som en gudinne full av nåde, som en guddom som elsker. Nyplatonismen legitimerer og nesten krever en lykkelig slutt på tragediene: kjærlighet er ulydighet og irrasjonalitet, men den kan også være en begynnende søken etter noe høyere.

Den andre korsangen i *Altile* åpner med den platonske parallellen mellom kjærligheten og solen:

*Questa beltà, che sì diletta à gli occhi  
De gli huomini mortali,  
Per cui sì fiero par che l'arco scocchi  
Amor contra di noi,  
Se non siam più che sciocchi,  
O' non chiudiamo il lume à i raggi suoi,  
Esser ne face uguali*



*A' gli spiriti celesti, & immortalì.*

Idyllen i disse første verselinjene blir avbrutt av et advarende «men», og så begynner utlegningen av dualismen og skillet mellom sansenes og det immatrielles skjønnhet. Her forklares det at kontemplasjonen av skjønnheten starter med sansene, som bør overskrides om man vil nå det Sanne. I den tredje korsangen i *Altile* insisteres det på at det er menneskets ansvar å velge den riktige kjærligheten: viljen er fri.

Kjærligheten er tragikomediens viktigste kraft. Dialektikken mellom handlingen i aktene og korets spekulasjon er pedagogisk, og pedagogikken er overtydelig eksemplifiserende.

Både koret og Venus tolker heltinnens feilgrep som uvitenhet om kjærlighetens virkelige betydning. Hun har stoppet opp ved den kjødelige og blinde kjærligheten, men gjennom lidelsene i tragedien får hun kunnskap. Først når hun viser at hun kan se utover de verdslige skyggene, kan hun renses fra smerten. Med sin lykkelige utgang åpner tragikomedien også for en intern katarsis. Heltinnens kjærlighet starter på petrarkisk vis med et tomt begjær, for så å komme frem til en virkelig kjærlighet som overskrider det. Heltinnen frelses til slutt fra sin platonske mani gjennom en aristotelisk katarsis, gjennom en rasjonell renselse. Slik blir kjærligheten en samlende kraft i dramaet, som erstatter *eros'* sønderrivning i den antikke tragedien.

### BIBLIOGRAFI

Bembo, P. 1993: *Prose della volgar lingua. Gli Asolani. Rime*. Torino: TEA.

Børtnes, J. 1980: *Aristoteles om diktekunsten*. Oslo: Solum.

Castiglione, B. 1978: *Il libro del Cortegiano*. Milano: Garzanti.

Curi, U. 1991: *Metamorfosi del tragico tra classicismo e moderno*. Roma-Bari: Laterza.

Esiodo. 1984: *Teogonia*. Milano: Rizzoli.

Euripide. 1990: *Medea. Ippolito*. Milano: Garzanti.

Ficino, M. 1992: *Sopra lo amore*. Milano: ES.

Giraldi, G.B. 1583: *Le tragedie di M. Gio. Battista Giraldi Cinthio, nobile Ferrarese*. Venezia: Cagnacini.

Hegel, G.W.F. 1966: *Ästhetik*. Frankfurt am Main: Europäische Verlagsanstalt GmbH.

Panofsky, E. 1975: *Studi di iconologia*. Torino: Einaudi.

## **SOME REMARKS ON**

**Otto Zwartjes: Review of Elke Nowak (ed.): *Languages Different in All Their Sounds ... Descriptive Approaches to Indigenous Languages of the Americas 1500-1850*. Romansk Forum 12/2000. 123-139.**

### **Elke Nowak**

In his review, Otto Zwartjes evokes the impression that larger parts of the book under review were previously published elsewhere. He expressly refers to the contributions by W. Keith Percival, Cristina Monzón, Lindsey Crickmay, Sabine Dedenbach-Salazar and Michael Mackert. In footnote 1, page 15, of his article Percival states where and when an earlier redaction of his article appeared in Spanish. The reviewer fails to mention this.

The papers by Monzón, Crickmay, Dedenbach-Salazar and Mackert are enlarged versions of conference presentations read at ICHoLS VII in Oxford. The conference papers were published in Cram, Linn and Nowak eds. 1999: *History of Linguistics 1996*, Vol. 1. In the conference proceedings, the papers are standardized to 7 pages each, while Crickmay's contribution in the reviewed book is 14 pages, Mackert's 18 pages, Monzon's 20 pages and Dedenbach-Salazar's 32 pages. In his review, Zwartjes avoids to mention that I have also been one of the editors of the publication he consistently refers to as Cram 1999. He leaves it to the reader to check the reference list for complete information. The two other editors of the conference proceedings were informed that a separate volume on descriptive approaches to American languages was being prepared by me. The editor general of the series in which the book appeared (*Studium Sprachwissenschaft, Beihefte. Nodus Publikationen, Münster*) was informed on the origin of some of the papers included in the book. We all agreed that a separate publication of these papers, freed from the limitations forced upon them by the rigid frame of conference proceedings, would be desirable. As remark aside I wish to mention that the book under review was out before the conference proceedings appeared, not after it, as is insinuated by Zwartjes.

One may of course feel that a single publication on a topic is sufficient – most scholars are of different opinion.

One may also feel that it is legitimate to extensively elaborate on one's own expertise in a review, to the amount of a paper in its own right. Of course it is the duty of a reviewer to highlight what is perceived as omission and neglect.

I perfectly agree with the author in that we must take into consideration many different grammars. This is what I have taken care of in this little book, a fact indirectly acknowledged by the reviewer in his "classification of the sources described in the book under review" (p. 125). Yet I still feel that a small collection of papers, all in all roughly 170 pages, should not pretend to be an exhaustive study of a field so diverse as missionary grammars. This is what I

explicitly state at the very beginning of my introduction to the volume. I admit that I did not include a paper on the Portuguese tradition. So we will all have to wait for the unspecified, forthcoming book or article by the reviewer (p.125). I might add that contributions on the Anglican mission, the Methodist mission and many other missionary societies active in the Americas are missing too. Had I ever claimed completeness this indeed would be a serious flaw.

I understand from *Ln*familiar with other missions than the catholic ones. The *Unitas Fratrum*, or *Herrnhuter Brüdergemeine*, or *Moravian Society*, never was part of a Protestant Church (page 125) and is not till today. On the same page, an unsuspecting reader may even conclude from Zwartjes' discussion that Horatio Hale was a missionary – he was not, as we all know. It is most surprising that Zwartjes identifies Hale's report as "travel book", but classifies Sagard's hasty wordlist as lexicography. This is in striking contrast to the papers under review, namely Schreyer's and Mackert's. It would be most interesting to learn the arguments for such a conflicting perspective.

What really is irritating is the carelessness with "small things". It is not Percival who wrote the general introduction, as Zwartjes claims on page 125. The Moravians are consistently misspelled ("Morovians"), as is my name. Not to mention the numerous misprints.

There is one thing on which the reviewer and I strongly disagree. Originality and critical attitude are highly desirable in scientific work, but neither of them is a necessary or sufficient characteristic of the notion "scientific". On the contrary, I can think of quite a few people who are highly "original" and revel in sharp criticism, but would never identify themselves as being scientists. Many of my young students are brilliant, natural borne critics and overwhelmingly original. They are not yet scientists and some of them will never be. I can think of more, less pleasant counter evidence.

As for the work of missionaries on foreign languages, I am of the well grounded opinion that some of them were original and critical thinkers, and good linguists up to the standards of their time, even pushing these standards. Others were not. If we are to secure a place for "missionary linguistics" in the history of our science, we can not afford to uncritically blur this difference.

## REPLY TO ELKE NOWAK

Otto Zwartjes

1. I stressed in my review (Zwartjes 2000: 136) the importance of the publication of a book edited by Elke Nowak (Nowak 1999) on missionary linguistics, stating that “some unique documents are brought to the attention of a wider audience for the first time” and that “the book contributes to put an end to the negative attitude towards missionary linguistics.” (*ibid.*). In this very positive evaluation of a stimulating publication, I also concluded that “this book means an important step forwards, although not so few sections have been published elsewhere” (in Cram *et. al.* 1999). I wrote the review in autumn 2000, so I used the perfect tense “have been published”. It is strange that Nowak in her reaction interprets this in another way: namely that I was **insinuating** that some articles, or sections, have been published, **before** Nowak 1999 appeared. Both Nowak and Cram *et. al.* have been published in the same year 1999. At the end of the introduction of Cram *et. al.* we see that the book has been published in Octobre 1999. There is no specific month mentioned in Nowak’s introduction to Nowak 1999. Since these books appeared some months after each other, it is not so clear which book came first, but this is not relevant anyway. As an editor of Nowak 1999, she had at least the possibility to inform us that some articles are an enlarged version of Cram *et. al.* 1999, and as a co-editor of Cram *et. al.* 1999, she could tell us that some articles are an abbreviated version of Nowak 1999. Since we do not find any information of this kind in any introduction to these books, I felt the necessity to point at this question. It is not relevant for us to know at this moment, while reading the reaction of Nowak to my review, that the co-editors and the editor general of the series were informed. I did not **insinuate** anything; I just examined the facts; any scholar or student interested in the subject has the right to know what is new or what has been published elsewhere, and finally, Nowak gives also in her reaction the impression that the articles in Cram *et. al.* are “standardized” to 7 pages each, which does not represent the facts: Crickmay: 91-98 (8 pages), Dedenbach-Salazar: 99-110 (12 pages), Mackert: 139-146 (8 pages), Monzón 147-154 (8 pages). As a matter of course, I did not say again in my review where and when Percival’s article appeared, since this is the only article where we do find such information in a footnote; the editor failed to mention such information in the case of the others (in Nowak 1999, and/or in Cram *et. al.* 1999).

2. It surprised me that Nowak thinks that I was **avoiding** to mention that Nowak was also the co-editor of Cram *et. al.* 1999. It is a good practice – and I do not have the intention to change that – to mention the first editor in references when more editors are involved. Everyone can find the names of the two other editors (Linn and Nowak) in the reference list at the end of the review. While using the verb **avoiding** Nowak gives us the impression that I intentionally followed the strategy of keeping the name of Nowak silent (Why should I?).

3. The fact that Nowak never claimed completeness has also been observed by me in my review; I stated that “Nowak does not pretend to publish an exhaustive study on missionary linguistics”. I rendered exactly the aims of the book in question, adding that “it would be useful to include works from the Portuguese tradition”, since it is a challenge to reveal all those common features between the Hispanic and the Portuguese traditions. I am still convinced that such an inclusion **would be useful**, but when Nowak argues that “**we will all have to wait for the unspecified forthcoming book or article by the reviewer**” she is actually misrepresenting my words: and apart from that, this is real sarcasm. Of course, the inclusion of other missionary traditions is also welcome. I invite all those scholars to participate in the “First International Conference on Missionary Linguistics” (Oslo 2003), including Elke Nowak, whom I already invited, in order to interrelate any relevant religious tradition, and of course, contributions related to the Anglican or the Methodist missions, are also welcome (by the way: I never stated that the Portuguese tradition is the **only** tradition, neither that the book under review could be complete, if Portuguese is represented, nor that the book under review is incomplete, when Portuguese is missing).

4. I do not agree with some scholars who state that early descriptions of missionaries **in general** were neither “critical”, nor “original”. I also disagree with all those scholars who classify these works as being “unscientific”, using the concept and methods of science and “empirical research” of our own age. Many works were indeed uncritical copies of previous “field work” of others, but many missionaries worked as pioneers, **criticising** the Greco-Latin framework, “**inventing**” original solutions in their attempts to describe or to classify linguistic phenomena which were unknown to them, and sometimes **contrasting** their findings with Latin, Spanish or other languages. Others wrote their works “in dialogue” with previous works, trying to give “better” solutions. For me this is “science in progress”, but we also know that many other grammars were in fact “uncritical” adoptions of previous works. For many, if not most, missionaries or “linguists” from that period, grammar was a “collective science”, but it has become apparent that it is challenging to study their diversity or individuality, which does not mean that studying their common features is not relevant. As Nowak observes “many students are brilliant, natural borne critics and overwhelmingly original. They are not yet scientists and some of them will never be”. I do agree with her. If I ever said that critical attitude and originality were the **only** standards, then Margaret Thatcher, Fidel Castro, Ludwig van Beethoven or Salvador Dalí were all good scientists. But: the opposite is also true: no one is ever a good scientist being not original, or copying others without showing his/her critical attitude. Many missionaries were probably brilliant students before. There is no doubt that some of them were also overwhelmingly original. In my review I reacted against all those scholars who argue that missionary grammars are “unscientific”, and in order to corroborate this view, I enumerated **some** standards: originality and critical

attitude. It will be better not to discuss this fact at all. It is not so very relevant to me if we can classify some missionaries among “scientists” and others not, using our modern standards. (Is Chomsky a better “scientist” or “linguist” than Priscianus?) Most missionaries were not linguists in the modern sense, but they invented and developed linguistic methods and techniques which deserve at least the attention of historiographers of linguistics, and we all know that Nowak agrees, since she observed that “these descriptions are also to be seen as documents of the linguistic “state of the art” of their time, and as such they are important for the historiography of the science of language” (Nowak 1999:8).

5. I appreciate Nowak’s correction, concerning the confusing of the names of two authors Mackert and Schreyer on page 125, but every reader can also see on page 132 of my review that Schreyer published an article concerning Sagard (genre “travel book”) and that Mackert analyses Hale’s work on the indigenous languages of the American North West. Talking about the term “scientific”, I wish to observe that any mistake is reprehensible and can be discussed. Disagreements, controversy, however, can be debated in a good and positive academic atmosphere where there is no place for sarcasm or “personal irritations”. It is not so interesting to inform the readers of *Romansk Forum* about someone’s “irritations” when for instance one’s name is misspelled. The headers of the text where Nowak is spelled as Novak, had been added later by the editors of *Romansk Forum* and this misspelling was not noticed by us in our proofreadings, and this is of course my responsibility. Such things can happen, just as my name is not Zwartje, as misspelled by Nowak, but Zwartjes.